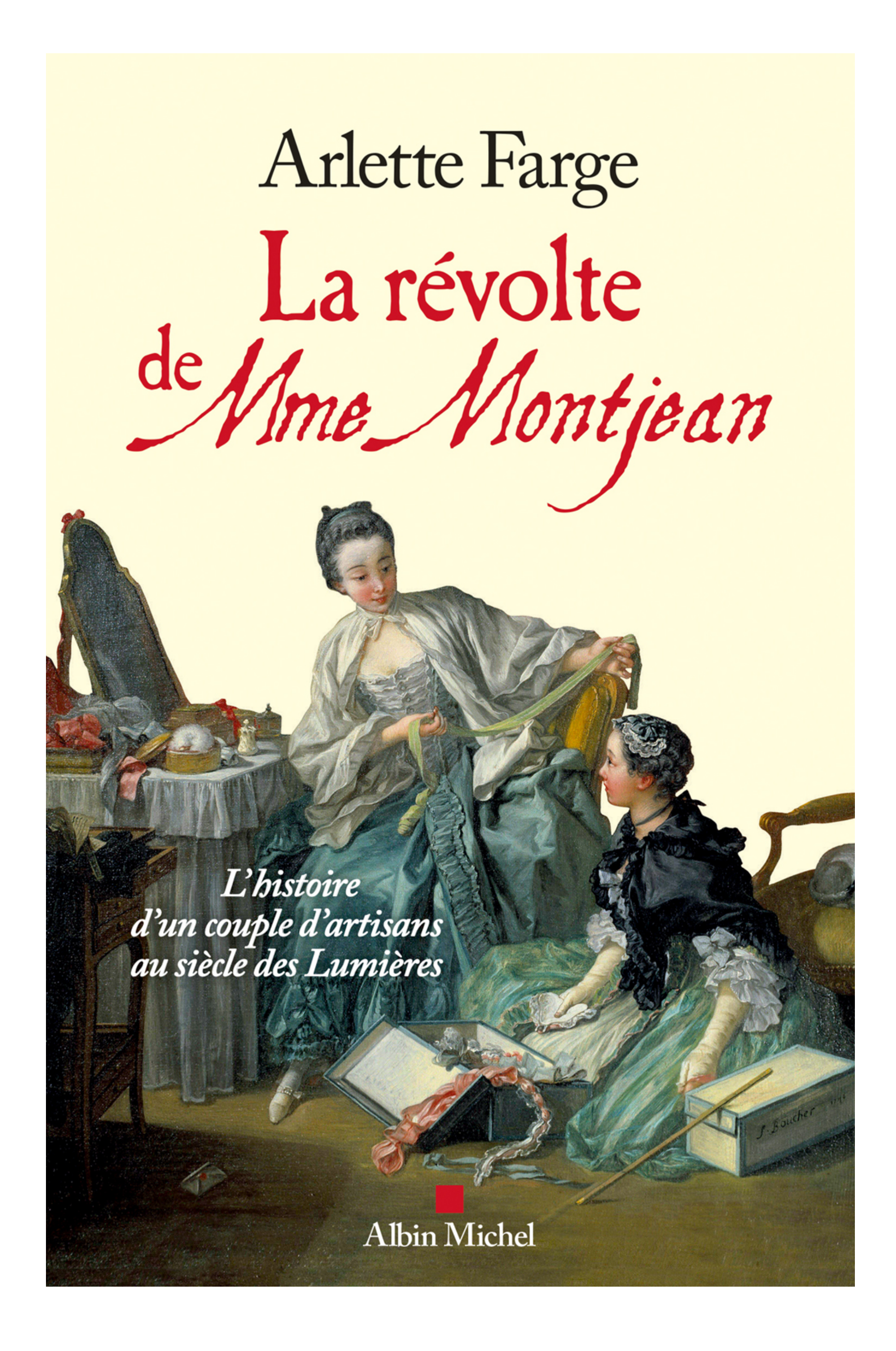

Arlette Farge
La révolte de Mme Montjean
L'histoire d'un couple d'artisans au siècle des Lumières
Albin Michel

ISBN : 978-2-226-42109-8

Avant-propos

En trouvant ce Journal manuscrit aux Archives nationales de Paris, dans la série Y des affaires judiciaires, ma première pensée fut de le publier. C'est si rare, vraiment si rare de trouver un Journal quasi quotidien écrit, tout à trac, de la main d'un artisan. Chaque mot, chaque phrase, chaque absence de ponctuation, le déroulé des événements, la calligraphie : tout plaidait pour transmettre au public un morceau de vie d'un homme, totalement dépassé par l'existence menée par sa femme, cherchant à s'extraire de sa condition sociale, par ennui comme par envie pour d'autres plaisirs plus mondains. Je savais bien qu'il était impossible de le publier tel quel, tant il est d'une part difficile à déchiffrer, d'autre part très peu lisible étant donné sa syntaxe impossible à rétablir par moments.

Mais tout d'un coup me revenaient les longues discussions passionnées que j'avais eues, il y a longtemps déjà, avec Michel Foucault au moment de la publication des demandes d'enfermement de famille. Pour Michel Foucault, les lettres de parents n'avaient aucun besoin de commentaires, tant elles lui semblaient fortes et belles, tragiques et esthétiques, infâmes et sublimes. Timidement, j'opposais à cette idée la nécessité d'insérer ces lettres dans le temps historique, dans le contexte social et politique, dans une recherche sur les imaginaires et les sensibilités et les relations hommes/femmes. Comment Michel Foucault se laissa-t-il convaincre, je ne le saurai jamais ; en tout cas nous décidâmes de publier des lettres, selon certaines thématiques, et d'accompagner cette transcription d'un appareil contextuel et interprétatif.

En découvrant le *Journal d'un mari trompé*(1), je renouais donc avec la perspective commune empruntée par Michel Foucault et moi-même, j'hésitais. Pas longtemps, dois-je dire, tant je sentais le besoin d'entreprendre un voyage accidenté, en me plongeant dans les faits, leur mise en forme, leur raison ou folie d'exister. Non par souci de description exhaustive qui n'avait que peu d'intérêt, mais pour prendre le chemin de

l'immersion dans l'esprit et le cœur d'un mari artisan, très déconcerté par les activités de sa femme. Car ce Journal trace de multiples situations, toutes historiquement passionnantes et rarement lues sous la plume d'une personne peu cultivée, désemparée par le malheur, par la perte de ses biens, par la vision qu'elle a d'une réputation qui s'enfuit. Des paysages économiques succèdent à des scènes de repas, des faits ou des promenades. Des disputes virulentes esquissent des tableaux venimeux. Des sentiments s'organisent et se désorganisent : on les touche du doigt au fur et à mesure de la lecture.

Est-ce de l'histoire que cette façon de travailler, en isolant un Journal de soixante-dix pages manuscrites, pour en tirer du savoir ? C'est une question que beaucoup se poseront. Pour moi c'est l'évidence : il s'agit d'histoire, même s'il ne s'agit que de celle d'une famille et de ses amis, parce qu'à travers ce qui arrive, se profilent, avec quantité de détails, à la fois l'intimité d'un couple, mais aussi la façon dont des classes sociales vivent leur destin, soit en le refusant, cherchant à s'en éloigner, soit en l'acceptant pour mille raisons. Ici se croisent deux conceptions de la vie ; de plus, l'une est masculine et l'autre féminine, à une époque où la question du féminin traverse tout le monde social, des philosophes aux auteurs, des médecins aux artistes. « Le chroniqueur qui relate les événements sans faire la distinction entre les grands et les petits tient aussi compte de la vérité selon laquelle rien de ce qui s'est passé un jour ne doit être considéré comme perdu pour l'Histoire. » (Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*.)

Cette histoire précisément touche à la vie même et à son sens, à la pression qu'impose une condition sociale, aux espoirs des femmes et des hommes, à leur désir de sortir d'eux-mêmes, aux frustrations qui en découlent. En un mot à leur sens de la révolte. Or notre société voit des tensions similaires s'éveiller : l'ennui, la perte de sens, le désir de rupture à soi-même. Il a fallu la Révolution française, celle de l'industrie, celle des loisirs enfin pour que tout change. Ce monde peut sembler lointain, mais il nous parle, par la voix d'un couple, tendu et partagé entre conformisme et désir d'évasion.

Personnages par ordre d’entrée dans le récit

M. Montjean, époux de Mme Montjean, tailleur fabricant d’ouvrages de modes, demeurant rue Croix-des-Petits-Champs à Paris. On les appelle aussi Demontjean dans le manuscrit.

Mme Montjean, son épouse, couturière travaillant pour son mari à des commandes dont certaines proviennent de Hollande.

Deux enfants, dont une fille âgée de quatre ans.

M. Rohault, père de Mme Montjean, habitant à la campagne, à Gisors.

Mme Cochereau, sœur de Mme Montjean et son mari *M. Cochereau.*

M. Demard, officier, ami de Mme Montjean, qu’elle a rencontré à la campagne.

M. de Quintice, beau-frère de Mme Montjean.

Le père de M. Montjean.

Une femme peintre, appelée « pintresse » dans le texte, et son mari, employé au bureau des pauvres.

Dufour, bâtard de M. Bignon, ami de Mme Montjean.

Riché, ami de M. Dufour, devenant l’ami de Mme Montjean.

Deligny, cousin de Mme Montjean, imprimeur.

Un garçon imprimeur, ami de Mme Montjean.

Dubois, danseur de l'opéra.

Bonod.

Le frère de Mme Montjean.

Le savoyard.

Le commissaire Laumonier.

Résumé rapide de l'intrigue

Après un séjour de plus de un mois et trois jours à la campagne chez son père, accompagnée de sa fille de quatre ans, Mme Montjean revient à Paris chez son époux tailleur fabricant d'ouvrages, rue Croix-des-Petits-Champs. Dès son retour, elle refuse de travailler à la boutique et d'honorer les commandes, tant le séjour rempli de sociabilité et de plaisirs, passé chez son père, avec des amis, l'a persuadée qu'un homme « devait nourrir sa femme », et que les occupations d'une femme étaient celles de la promenade, de l'apparence et de relations plus ou moins amoureuses avec une compagnie d'hommes et de femmes au statut social plus élevé que le sien. Sa vie lui apparaît soudain fort ennuyeuse.

Le sieur Montjean, épuisé, dépassé par les événements, se décide en 1774 à écrire sa vie, cherchant à contrôler sa femme, à l'empêcher de piller son ménage et d'envahir sa demeure avec des amis sans scrupule, grands mangeurs et buveurs. Des scènes successives entre le mari et la femme se déroulent devant les domestiques, mais aussi devant les amis de la femme Montjean. La violence entre les époux monte crescendo au fur et à mesure des jours qui passent. Le sieur Montjean consulte parents et beaux-parents pour savoir que faire : un reste d'amitié amoureuse pour son épouse empêche toute décision. Les amis Demard, Dufour, Deligny, Riché, etc., jouent des rôles divers et doubles dans cette histoire à mille ressorts incongrus.

Montjean écrit son Journal

Ne rien savoir de ce couple avant le 30 mars 1774, jour où Montjean décide d'écrire sur ses larges feuilles, est à la fois un handicap et une chance. Le paysage qu'il dresse à vive allure est d'abord celui du séjour de sa femme chez son père dans la campagne de Gisors : séjour qui durera un mois. Ainsi commence-t-il : « Le 30 mars 1774, elle a parti pour Gisors avec sa fille aînée, sa sœur Mme Cochereau et M. Demard[2]. Elle a resté un mois et trois jours avant de revenir. Elle a fait une scène terrible à son père chez qui elle était, qui était si forte qu'elle a fait amasser du monde à la porte et sous les fenêtres de son père, à ce que m'a dit son père. » Pas de titre[3], on sait seulement que le récit est écrit par le sieur Montjean ; on devine au bout d'un moment qu'il est sans doute tailleur fabricant de modes, artisan aidé par sa femme couturière et une fille de boutique. Une cuisinière, Madelon, sert le foyer. On ne sait pas non plus depuis quand ils sont mariés, mais leur fille aînée a tout juste quatre ans. On dispose de quelques renseignements supplémentaires : le mari travaille souvent à l'extérieur, à la recherche de commandes. Il parle une fois d'un voyage en Hollande et fait allusion à une grosse commande qu'il aurait obtenue de la part de Mme de Buci. On n'en sait guère plus sur lui ; le récit est centré sur son épouse. L'histoire racontée n'a ni début ni fin, même si elle suit une chronologie précise qui va du 30 mars 1774 au mois de janvier 1775 (neuf mois). Quelques feuilles volantes datées de janvier 1776 n'offrent aucun renseignement particulier. Le Journal est épais : soixante-quatre pages d'une écriture rapide, relativement régulière, sans orthographe précise et presque sans ponctuation, comme il est de coutume chez les personnes ayant assez peu de culture. Il est même des mots accolés qui ne rendent pas simple la lecture, ainsi que des approximations scripturaires de type phonétique.

À dire vrai, il n'est pas même d'introduction. Montjean écoute le récit de la fâcherie violente que sa femme a eue avec son père ; il se révélera le scrutateur impatient de ce qui survient et de ce qu'elle lui dit. Il comprend

qu'un événement grave est survenu qui va entraîner d'importants dégâts affectifs et économiques. Il écrit vite, ainsi arrive-t-on sans transition à la manière dont il ressent de la honte, au retour, plutôt étonnant, à Paris, de sa femme, flanquée de l'ami Demard qu'elle invite à dîner.

La rage d'écrire

L'auteur (en s'interrompant parfois, car les dates le précisent) s'est répandu sur son papier telle une avalanche, emportant parfois le lecteur dans une histoire à dormir debout. Ici ou là, une légère émotion, une véritable tristesse, de l'indignation et du courroux, de l'embarras, et surtout une grande impuissance. Les soixante-quatre pages donnent l'impression d'un homme en train de se noyer, immergé dans la perpétuelle agitation de la vie de son épouse, et qu'avant de sombrer, il agite ses bras, empli de colère et de désespoir. Les précisions données, heure par heure, sur ce qui se passe chez lui et autour de lui, font de temps à autre sourire, ou douter ; le lecteur finit sa lecture éberlué, emporté par cette voie sans issue.

Donnons un exemple parmi tant d'autres : « Ils [les amis de la dame Montjean] restèrent chez moi jusqu'à sept heures et comme ils allaient s'en aller ma femme me dit de les prier à soupé je ne le voulu pas, le lendemain le dit Riché vint à midi midi et demi au sortir de son bureau faire une visite à ma femme et il resta jusqu'à près de deux heures elle l'engage à dîner ce qu'il accepte d'abord je rentre à deux heures je ne suis jamais plus étonné de trouver le dit Riché à la maison et ma femme qui me dit ne "voulait s'en aller je l'ai engagé à dîner" je ne réponds rien on se met à table. »

Et Montjean enchaîne : « Ma femme l'engage à venir promener Palais-Royal il reste jusqu'à sept heures qu'il retourne à son bureau et le soir ils vont aller promener au Palais-Royal le lendemain vint soupé et au Palais-Royal le surlendemain dîné soupé et au Palais-Royal il était tantôt à dîner tantôt à souper et se promener tous les soirs amenant même son frère cela plaisait à ma femme, il ne se lassait pas de venir boire et manger à la maison. »

Ces vagues de faits minuscules narrés sans relâche déferlent sur une plage inconnue. Pourtant, après une légère stupéfaction, un véritable intérêt se fait jour sur tant d'occupations, préoccupations, réflexions, dialogues, agitations, disputes menés non seulement par un couple (les Montjean)

mais par un cercle d'amis qui s'élargit et se rétrécit au gré du vent. On l'a compris, il ne s'agit pas de littérature ; c'est un morceau de vie, plus complexe qu'un témoignage ou qu'un récit autobiographique. C'est peut-être une plainte (mais bien rares sont les plaintes ainsi écrites) ; ce serait – mais il faut rester prudent – une sorte de genre littéraire inexistant : une colère et un désarroi mis en mots, cherchant à réparer le pire. Ce serait le récit de soi, regardant vivre une femme qui est la sienne, sans réellement parler de soi. N'approcherait-on pas de la complainte, sans recherche d'écriture, collée en toute hâte sur le papier de la même façon désarçonnée qu'on se prend à griffonner un cauchemar sur un carnet, habituellement chargé de l'inscription de nos plus beaux rêves ?

L'image m'est venue, en lisant la frénésie partagée par tous les personnages et notamment par l'épouse du scripteur, que le mari était une sorte d'araignée galopante tissant sa toile à toute allure, afin que le lecteur soit persuadé et convaincu de ce qui est dit là. C'est un problème : Montjean « raconte » sa femme, mais dit-il la vérité ? Par ailleurs, il a des sentiments pour elle, et, dernier élément, il relate très exactement (en tout cas, c'est le plus vraisemblable) ses paroles. Une chose est sûre : les faits sont difficilement inventables tant ils sont précis voire triviaux, fidèles à une certaine conception de la société et de l'ampleur de ses écarts sociaux. On le sait, l'histoire est fabriquée d'événements minuscules et singuliers qui permettent à l'historien de dresser un passé complexe en dehors du continuisme habituel des récits historiques, de marquer les brisures et les ruptures de la société, d'apercevoir des dispositifs étonnants que l'histoire événementielle ne peut guère déceler de cette façon.

Ce Journal appartient encore à une autre catégorie, celle de la déploration ; la narration, angoissée, dresse par les mots le portrait d'une existence devenue invivable et rugueuse. Il survient tellement de turbulences que seuls sa femme et ses deux ou trois amis parviennent à « surfer » sur les vagues qu'ils créent eux-mêmes.

Quelque chose ici de vies mi-bourgeoises, mi-libertines nous est conté, portant en elles leur impossibilité à exister en toute liberté car confrontées à la condition artisanale et féminine. Le couple se défait de lui-même ; Montjean observe et souffre de cette volonté de déracinement qui s'avère impossible et de la quête sans fin de son épouse pour un autre avenir hors des contraintes et de l'ennui du travail. Ainsi apparaît, avec d'infinis menus détails, qui font le bonheur de l'historien, la fracture immédiate entre des

catégories sociales qui ne pourront jamais se mélanger tout à fait, et dont certaines passeront leur vie à envier les autres. Tout cela jusqu'à perdre l'équilibre. S'échappent des bribes de vie dérisoires pendant neuf mois, où s'éclaire pour nous une société artisanale mi-aisée, où la femme est habitée par l'envie du luxe ostentatoire et du paraître. Les journées racontées du matin au soir sur la manière, rigoureuse mais désespérée, dont son épouse veut quitter sa gangue, emplie d'ennui et d'envie, pour devenir papillon, ont une couleur tragique. L'aristocratie et la grande bourgeoisie, pourtant, n'offrent jamais à personne ses papillons colorés ; la porte est fermée à celles et ceux qui désirent entrer dans le jardin des délices.

Pourquoi un Journal ?

Au fait, d'où sort ce Journal ? C'est un manuscrit trouvé aux Archives nationales, par hasard, parce que curieusement inventorié. Il se trouve dans la série Y, c'est-à-dire l'immense série des archives judiciaires conservées aux Archives nationales de Paris. Sa cote dans l'inventaire est la suivante : *Y 11 741, Office du commissaire des Ormeaux* (ou *Desormeaux*) et de ses prédécesseurs, quartier de la place Maubert (un quartier pauvre) sous l'unique intitulé vague : *Documents de diverse nature*. À part ce Journal, on trouve des documents de la régie de la châtellenie de Seurre au XVIIIe siècle ; les successions du sieur de la Roche (XVIIe et XVIIIe) suivis du Journal ici intitulé : *Plaintes d'un mari trompé par Demard* (Journal depuis 1774).

Cet assemblage de documents de diverse nature est d'autant plus énigmatique qu'après recherche, l'auteur, Montjean, habitant rue Croix-des-Petits-Champs, ne relève pas de la circonscription du commissaire Desormeaux. D'ailleurs, quand il a affaire à la police, c'est au commissaire Laumonier qu'il s'adresse. Peu importe sans doute, bien qu'il faille toujours, en histoire, être d'une grande précision. Si l'on veut réfléchir à ce long Journal, la méthode devient presque simple, même si on ne peut tout à fait suivre les règles habituelles du travail historique. Certains commandements s'imposent à moi.

1. Oublier quelques-unes des interrogations traditionnelles et académiques que tout historien doit se poser, puisqu'on n'y peut répondre.
2. Entrer de plain-pied dans cet amas de vies bousculées et dans le grain

de leurs jours si peu croyable soit-il, et en situer le contexte social, politique et économique.
3. Suivre le film de la « représentation » ici montrée, courir de scène en scène pour découvrir des joyaux, des morceaux de vie surprenants et peu visités dans l'histoire.
4. S'attacher pas à pas à plusieurs types de milieux sociaux, à leurs désirs et à leurs contraintes, à leur soif d'honneur, à leurs transgressions pour pallier ce qu'ils pensent être leur petitesse, dans le but de découvrir ce qu'ils souhaitent être. Il faut alors entrer dans les imaginaires et les fantasmes des uns comme des autres, suivre leurs affects, ainsi que les sentiments d'ennui qui parfois les accablent.
5. Profiter de tant de descriptions de couleurs, de vêtements, de types de nourritures, de manières d'écrire, de façons d'être avec les domestiques, les cochers, les fiacres et même les « savoyards », pour dessiner au plus près la violence des dégoûts, des désirs, des amours et des envies d'une société particulière.
6. Accompagner dans son agitation une femme qui se veut libre, et cherche l'émancipation que son métier ne peut lui donner, ainsi que le « paraître ».
7. Comprendre cette révolte.

Qu'une histoire écrite où le « je » raconte une foule d'événements personnels plus singuliers et ébouriffés les uns que les autres, n'ait ni début ni fin, est un vrai challenge pour une historienne de bonne volonté, pourtant habituée à toutes sortes d'écritures déchiffrées dans les archives de police. Si l'orthographe est ballottée, ballottante, elle transcrit un phrasé oral relatant de façon agitée et secouée une multitude de faits se succédant telle une cascade, sans répit jamais, sans beaucoup de liaisons non plus. C'est une pluie de phrases abattues sur le papier, révélant et la colère et la tristesse d'un mari face aux journées tourmentées de sa femme qui refuse de travailler et le répétera à l'envi.

Ville/campagne
Dedans/dehors

Montjean se révèle le comptable attentif de tous les instants de la vie de sa femme et de ses amis, ainsi que du sort de ses biens et de ses dépenses. Obstiné, inquiet, il voit venir les ennuis, trait sur trait, incident sur incident ; d'une écriture fébrile, il écrit à la fois ce qu'on lui raconte et ce qu'il a vu. Tout est hâtif dans son récit, les informations sont données au fur et à mesure qu'elles surviennent. C'est une écriture, un peu ahurie, prise de vitesse et d'émotions.

Il est normal donc qu'il n'y ait pas d'introduction à ce Journal puisque le but de Montjean est de ne rien oublier et de faire défiler à vive allure les incidents tels qu'ils se présentent, de façon brute.

Mme Montjean est donc revenue de la campagne avec sa fille, accompagnée du sieur Demard qu'elle a rencontré là-bas. Tout le monde part dîner chez sa sœur, Mme Cochereau. Excitée par le plaisir de son séjour et la compagnie toute nouvelle de Demard, dont elle dit qu'il est très aimable « et a préférence pour elle », elle demande à son mari d'inviter cet ami à souper le lendemain soir. À l'heure dite, Demard pénètre dans la maison de Montjean, « au bras de ma femme », écrit-il. Le mari s'empresse alors de coucher sa fille, et raconte : « Le soir c'était des follies, des soûleries et des soufflets que ma femme lui donnait en riant. Il est venu ensuite deux à trois fois par jour. »

Pinceries, fouet et culottes déboutonnées

Un autre jour, Mme Cochereau lui raconte avec précision les « folies » du séjour à Gisors, « entre autres qu'elles avaient déboutonné la culotte et donné le fouet à Demard ; un convive présent dit comment Demard ne s'était pas revancher, si une femme déboutonnait ma culotte, je lui claquerai le cul, Madame Cochereau, en rougissant fit réponse qu'il était

trop honnête pour cela ». Soudain Demard entre chez Montjean comme s'il était chez lui, et le convive dit in petto : « Comment c'est donc vous l'officier qui vous laissé fouetter par des femmes ; Demard répond : Mme Cochereau ne vous a- t-elle pas dit que je lui avais claqué le cul ? »

Que signifient ces scènes de « pinceries, fouets et culottes déboutonnées » dans ce milieu situé entre l'artisanat et une certaine bourgeoisie ? Pareils faits se retrouvent plutôt dans la littérature érotique, censurée à l'époque, ou bien forment des vers coquins publiés à la sauvette. Il ne faut pourtant pas se leurrer : la sexualité et la sensualité sont des traits dominants du siècle des Lumières. Rares bien sûr sont les textes privés ou les interrogatoires de police qui les mentionnent si crûment. On le sait, les relations hommes/femmes dans les milieux populaires et artisanaux sont emplies de privautés, les unes admises, les autres créant le scandale. Car les femmes ne sont pas toujours consentantes et il est des seuils à ne pas dépasser dans le badinage. Encore plus rares, les cas où la femme est initiatrice vis-à-vis de l'homme ; or dans le Journal de Montjean, c'est bien son épouse qui déboutonne Demard.

À cette époque, les thèmes du fouet, de la fessée mobilisent et la littérature et les esprits. Une certaine liberté de mœurs, bien que pourchassée, prend son envol : dans cet élan se reconnaît un éloignement constant des interdits, doublé d'une sorte de volonté de mimétisme par rapport au spectacle des grands de ce monde, de la Cour, des princes et des princesses. En lisant le *Journal de Ménétra*, compagnon vitrier, publié par Daniel Roche(4), on est saisi par la vie de ces travailleurs toujours en chasse de moments de plaisir, partout où ils passent : « Les rires, les blagues, les jeux, les frasques, une certaine violence sont les pôles importants de la vie populaire. » L'environnement y contribue, cabarets, rues, tavernes. Mais ici Mme Montjean est chez son père à Gisors, dans un château ; l'absence de son mari l'enfièvre et lui permet des transgressions inhabituelles, d'autant qu'elle se trouve éloignée de Paris, de la vie monotone de l'atelier et du regard du voisinage. « Les relations sociales ordinaires sont sexualisées », écrit encore Daniel Roche ; c'est dans ce contexte particulier que Mme Montjean, ne souhaitant aucune contrainte, est frappée par la petitesse d'une vie qu'elle exècre, trouve son plaisir dans une certaine imitation du « savoir-vivre libertin » (Michel Delon(5)) ; imitation exagérée d'ailleurs car le libertinage a ses règles, bien définies, qui ne sont pas toutes aussi friponnes que les scènes racontées par Mme Montjean.

Que ce genre d'amusements se passe au repas est significatif : mélanger

libations et licence sexuelle semble aussi évident que plaisant. Les scènes donnent du charme au repas ; se nourrir et en même temps s'apprêter à répandre ses charmes et son sperme sont des actes libertins qui renvoient non seulement à la sensualité de l'époque, mais aussi à la part refoulée du milieu libertin qui se voit petit à petit rejeté de la Cour au profit de grands bourgeois prenant de plus en plus de pouvoir. Bien entendu, puisqu'il s'agit d'un mouvement sociétal, ces attitudes lestes correspondent aussi à une certaine littérature très répandue bien que censurée. Casanova, Sade joueront de cette équivalence entre corps désirables et aliments ; se plaisant à choquer, à théoriser sur le refus des limites, à dévorer en quelque sorte. Chez Sade, il y aura, de plus, de la violence et une infinie lucidité : « La violence en effet s'exerce contre ceux qui souffrent du manque. » « Ce dîner coûta plus, sans doute, qu'il n'eût fallu pour nourrir dix ou douze malheureuses familles pendant un mois. » (Sade)

Montjean écoute le récit de sa femme, mais n'est pas dupe. Il la sait heureuse de chercher à vivre au-dessus de ses moyens, libertine au petit pied, aux accents sadiens bien faibles malgré tout ; mais il en est effaré. On pense alors à ce procès en adultère retentissant de la fin du siècle(6) où un mari maltraitant, maître ferblantier, voulant faire condamner son épouse pour adultère, manipule de faux témoins pour confondre sa femme. Tous vont l'accuser de se « lover dans des tapis de roses » avec son amant, de jouer de ses genoux et de prendre son membre viril pendant les repas, de boire de la liqueur dans sa bouche, etc. Toutes choses qui se révéleront fausses, mais qui auront du mal à être démenties, tant les voisins artisans, qui ont écouté toutes ces folles rumeurs, sont aussi habités d'un imaginaire qui les porte vers la vie rêvée des grands libertins, malgré le mépris de ces derniers pour eux.

Montjean transcrit sans arrêt ; au lecteur de suivre son débit et son langage qui mime par les mots l'agitation des « folles débauches ». Il suit l'allure des événements d'une façon linéaire : aller ici, voir là, boire, rire, se pincer, revenir ailleurs, etc. Sa plume rapide, scandée, est influencée par le battement essoufflé de son cœur attristé, voire confondu. Il veut tout rapporter, prouver ce qu'il vécut, expliquer ce que fut son changement de vie, un cours ordinaire des choses bouleversées par tant d'aventures non prévues. Le lecteur ressent ses émotions ; à chaque anecdote vibrionnante racontée par son épouse, comme le bruit des bouchons de bouteilles volant en l'air, on sent son visage se crisper autant que son écriture.

Ajoutons encore à la fièvre du récit ce que l'on sait de ces repas

gourmands et se voulant luxurieux. Selon une certaine tradition libertine qui s'étendit au milieu du siècle, les conversations se font à bâtons rompus, sans queue ni tête. Chacun s'interrompt vivement pour passer à un autre sujet, d'autres décident de se moquer d'un des convives et voici le persiflage s'installant. C'est une discussion volubile, aux paroles compliquées, aux propos extravagants avec quolibets et jeux de mots, hyperboles servant à déstabiliser celui qui en est la cible et à prendre le pouvoir sur lui. « Persifler » est un jeu étourdissant, la manifestation violente d'un pouvoir né du langage. En persiflant, l'homme peut subjuguer une femme, la mettre à sa merci. Mme Montjean aime ce climat qui lui permet d'échapper à la quotidienneté, et se prête d'autant plus au jeu qu'elle se sent « grande » parmi les grands, puisqu'il s'agit d'un jeu qui a souvent lieu à la Cour. Dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (1736-1738), Versac décrit cet art de la conversation : « La conversation pour être vive, ne saurait être assez peu suivie. Quelqu'un parle, se laisse interrompre par une femme qui veut parler sentiments, est interrompue pour écouter un couplet galamment obscène ou un fragment de morale, se hâte d'interrompre tout pour ne rien perdre d'une histoire médisante [...]. Enfin un petit-maître traverse le cercle et dérange tout pour aller dire à une femme loin de lui qu'elle n'a pas assez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un ange(7). » Le chroniqueur Mercier critique violemment cette pratique qui détourne précisément le sens de la conversation : « Le persiflage est une raillerie continue. On s'en sert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; et l'on amuse une société entière, aux dépens de la personne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abusée qu'elle est par les désordres de la politesse [...]. Cette manière de railler est pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité(8). »

Mme Montjean ne voit en ces railleries aucun danger pour sa liberté et sa réputation, tant elle est fascinée par ces pratiques qui lui sont nouvelles. Mais pourquoi Demard est-il revenu à Paris dans la maison Montjean, alors qu'il était à la campagne et, ici, quasiment inconnu de chacun ? Parce qu'il possède à merveille la caractéristique étonnante de représenter aux yeux de Mme Montjean la figure la plus juste et la plus séduisante du monde auquel elle veut appartenir. Aussi se l'approprie-t-elle. Il est alors convié à souper, puis invité deux jours durant, venant en visite deux à trois fois par jour. Sans faire aucune façon, il donne le bras à l'épouse Montjean et tous deux sont épris de conduites badines qui la pâment de joie.

Bientôt, la tension monte entre les deux époux ; Montjean ne supporte plus Demard ; son recours est d'aller se plaindre à sa belle-sœur Mme Cochereau et il lui « fait des remontrances ». Une querelle se déclenche sous les yeux de la jeune fille de boutique, qui ne fait qu'attiser la colère de l'artisan : il sait que cette dernière informera le voisinage tout entier, ce qui a forcément de lourdes conséquences sur la clientèle. Il a besoin d'une réputation sans faille et d'une épouse honnête. Il réfléchit, puis un jour, décide de parler à son épouse : « Je lui dis avec douceur. Comment ma femme est-il possible que nous ayons des trains de vie comme cela. Elle me dit tout à trac qu'elle ne voulait pas travailler, qu'elle n'était pas faite pour travailler, que c'était à un homme à nourrire une femme, qu'elle avait vue chez son père mintes femmes qui ne travaillaient pas et que leurs maris avaient des emplois et que si je lui empêchais de recevoir Demard qu'elle ne travaillerait absolument point que j'étais un vilain jaloux. »

Montjean récite fébrilement la liste de ses propos : « Ce qu'il lui faut, ajoute-t-elle, c'est de la compagnie, aller à la promenade puis à la Comédie. » Depuis qu'elle est revenue de la campagne, le « dedans » lui est devenu insupportable. Travailler « prend sa vie », dit-elle et l'empêche d'être « dehors », là où réside le bonheur : se faire voir, « paraître », se promener, tout ce qui organise en somme le délicieux mode de vie des gens aisés. « Pourquoi donc en serait-elle privée ? »

Cette longue prise de parole de Mme Montjean, fort argumentée, est un moment clé du désaccord mari-femme. Cela sera redit *dix-neuf fois* au cours du Journal, avec les mêmes termes, telle une antienne. Elle a « vu » le monde, écrit Montjean, et son destin parisien lui semble définitivement un enfermement. Comme un oiseau qui aperçoit le ciel derrière les barreaux, elle oublie tout de sa condition, de ses responsabilités économiques, pour s'envoler vers d'autres horizons peuplés de promenades, de tours de lac et d'amitiés plus ou moins sérieuses. Derrière cet appétit de vivre autrement que son statut social ne le lui permet, un autre sentiment se fait jour, celui d'une envie face aux classes sociales dominantes, aux grandes bourgeoises parées de colifichets et d'éventails qui l'émerveillent et dont elle ne se sait que la « servante » face à la noblesse dont elle admire les équipages. La vie luxueuse qui inonde les rues de Paris en 1775, au moment même où des émeutes de famine bouleversent et la capitale et la France, est pour

Mme Montjean la seule réalité qui compte, bien avant les pillages de boulangeries, l'émeute et la disette. Ceux-ci lui importent peu ; du moins le silence à cet égard est-il révélateur. Un miroir se tend vers elle : la fréquence folâtre des allées et venues qu'hommes et femmes nantis font entre jardins, spectacles, tavernes et rives de la Seine. Se déplacer, aller, venir, revenir à toute heure, là est le bonheur. Elle a le cœur empli d'envie, de frustration, d'aigreur.

Montjean décrit tout ce qu'il comprend d'elle et de ses désirs. Il tente à tous égards de suivre sa femme, autant qu'il le peut et que son travail le lui permet. Il écrit même, vers la fin de son Journal, alors que les disputes sont incessantes : « Je l'aimais et ferai tout pour la rendre heureuse », avoir de l'amitié pour elle, craindre pour sa réputation et aussi pour leur patrimoine dilapidé à vive allure. Aussi court-il de-ci de-là, entre deux commandes, afin de la retrouver, savoir où elle est partie dîner, si elle va revenir le soir s'occuper de sa petite fille et si par hasard elle n'est pas au bras de quelque libertin de peu. Car il ne s'agit vraiment que de libertins de peu. Chaque soir, il achoppe sur les dires de sa femme, et sur sa propre inquiétude de voir sa clientèle s'éloigner tandis que le travail n'est pas livré aux destinataires. Sa colère monte ; « or elle me répond courte et bonne [avec vivacité] », se mettant dans de « fâcheux emportements ». Un jour, il confie « qu'elle est le déshonneur de Gisors, et qu'elle se conduit mal ; elle se mit dans un comportement terrible, tapait des pieds que je crois que les glaces allaient péter, qu'elle n'était pas faite pour travailler. Que dans son village les femmes lisaient à leurs fenêtres, et qu'elle voulait se mettre du rouge pour qu'on la remarque et recevoir le monde et des conseillers qui lui ont fait la cour à Rouen et ont promis de venir la voir à Paris ».

La revendication de cette épouse est singulière pour le siècle ; l'obsession qu'elle manifeste – de ne pas travailler et sur l'obligation pour un mari de nourrir sa femme, si fermement indiquées –, ne se trouve jamais énoncée ainsi dans les plaintes habituelles des femmes contre leur mari. On rencontre plus souvent des femmes allant chez le commissaire de police soit pour maltraitance soit pour se plaindre d'un époux qui leur retire leur propre salaire, ce qui est déjà une amorce intéressante d'une volonté de relation réciproque à l'argent : à chacun le salaire de son travail. Rare est la femme d'artisan qui refuse de travailler, proclamant que ce n'est pas son rôle, mais celui de son mari.

On peut se précipiter vers une interprétation assez simple ; elle survient d'ailleurs à la première lecture : Mme Montjean serait-elle « féministe »

avant l'heure, étant donné son désir de liberté ? Peut-être… Mais cette demande est-elle la figure d'une émancipation possible s'adressant à l'ensemble du sexe féminin de cette fin du XVIIIe ou n'obéit-elle pas à un autre critère, le rapport si particulier entre les classes moyennes et les classes riches de la fin du XVIIIe siècle ?

En cette période très troublée, les plus pauvres s'insurgent contre le pain trop cher durant une grave émeute. Il s'agit de l'émeute de 1775, dite *guerre des farines* : des émeutières et des émeutiers, révoltés par la cherté du pain, pillèrent des boulangeries et affrontèrent violemment la police. Cette émeute se répandit dans toute la France. Par ailleurs, il existe une véritable montée en puissance des métiers féminins, et notamment de la place sociale apparente que tiennent les marchandes de modes, de parfums et d'étoffes dans les grandes villes. Elles ont pignon sur rue ; et le luxe des grands les oblige à une confection de plus en plus sophistiquée et surabondante. Nul doute que ces métiers peu faciles, compliqués, liés à la parure des dames, des grandes bourgeoises et des aristocrates, contribuent à une certaine autonomisation du féminin(9). Les marchandes de modes, de plus, jouissent d'une indépendance économique ; elles ont des apprenties, des ouvrières et des filles de boutique. Par ailleurs, elles côtoient sans arrêt des personnes très aisées, et comme les domestiques de grandes maisons l'ont toujours pratiqué, elles s'imprègnent des habitudes de cette société qui n'est pas la leur, s'approprient certaines postures, méprisant les femmes de confection de moindre statut. Ce sont souvent de véritables personnalités ; on les voit même représentées dans de nombreuses peintures et gravures de l'époque, en train « d'accommoder » les femmes de la haute société.

Le milieu de la confection est complexe(10) car, en dehors de la montée envahissante du luxe et de ses atours, existent un grand nombre d'ateliers d'artisans pour les classes un peu moins aisées, ainsi que des boutiques fournissant les marchandes de modes. Le vêtement et l'apparence prennent grande importance. Dans les boutiques d'artisans, les épouses travaillent aux côtés de leur mari et détiennent un réel pouvoir sur la bonne marche des affaires ainsi que sur les manœuvriers, mais, tout en maniant « de l'argent », elles n'ont pas de véritable indépendance économique. Louis Sébastien Mercier souligne à juste titre cette place dédiée à la femme : « Elle travaille de concert avec des hommes et s'en trouve bien ; car elle manie toujours un peu d'argent ; c'est une parfaite égalité de fonction ; le ménage va mieux car la femme est l'âme d'une boutique ; […] Ces femmes qui ne sont pas dans l'inaction ont plus d'empire dans leur ménage et sont

plus heureuses que les femmes d'huissiers, de procureurs, de commis de bureau qui ne touchent point d'argent [...]. L'épouse d'un marchand d'étoffes a plus d'écus à sa disposition(11). »

Ce schéma socio-économique – qui n'est peut-être pas respecté chez les Montjean – ne convient pas à l'épouse, et l'équilibre décrit par L. S. Mercier n'est pas celui qu'elle souhaite ; elle recherche non pas l'action et les bienfaits d'un travail reconnu, mais l'inaction et les plaisirs, le souci des vies luxueuses et festives. Mercier la décrit participant de plain-pied à ce jeu subtil des apparences et des fêtes, sans y parvenir tout à fait puisque sa condition intermédiaire empêche de l'atteindre. Pour elle, la liberté est synonyme de loisirs, sans qu'elle s'aperçoive que ce que conquièrent les marchandes de modes est fabriqué de liens sociaux et économiques avec leurs clientes ainsi que de véritables responsabilités honorables. En refusant tout travail, elle ne prend pas conscience qu'elle saute une étape et que l'écart ne sera jamais comblé étant donné la situation de la boutique de son mari.

Sa revendication : ne rien faire, être nourrie, « avoir société », est le fruit d'une des impasses sociales dans laquelle se trouvent les dernières années du siècle. Il devient à la fois fascinant et insupportable à une bonne part de la population parisienne d'assister chaque jour au spectacle des grands en promenade sur les Champs-Élysées qui sont toujours suivis d'une cohorte d'humbles femmes désireuses de toucher les étoffes de leurs robes et jupons. Les rapports du gardien des Champs-Élysées, Federici, font mention de ces petits événements de chaque jour. Il prend l'exemple de la princesse de Lamballe : « Le 13 avril 1778. La populace imbécile a suivi hier Mme la princesse de Lamballe, qui était à la promenade avec une dame de compagnie. J'ai eu l'honneur de lui offrir la possibilité d'écarter la foule. Mme de Lamballe l'a refusée. [...] Peu après le départ de la princesse, Mme de Boulogne eut la même scène, mais l'a fini plus promptement en reculant pour monter dans sa voiture. Il est vrai qu'hier, on aurait cru que tout Paris était aux Champs-Élysées(12). »

Toucher les étoffes n'est pas le but de Mme Montjean, elle veut en être parée. Le monde aristocratique possède pour elle l'impensable et le désirable : les carrosses, les taffetas, les domestiques en livrée, les formes exacerbées de la vie libertine. Oui, au sommet de la hiérarchie, les femmes, sans travailler, s'approprient tous les délices ; et l'envie d'être parmi elles l'étouffe. N'y a-t-il pas en effet de l'impudeur dans ces parades constantes de la richesse, du luxe, montrées par les aristocrates à la sortie de l'Opéra ?

Le drame de Mme Montjean est celui de la société populaire : aristocrate ou femme de bien, jamais elle ne sera. Sa recherche d'identité passe par ce cri : « C'est à l'homme de nourrir une femme. » En voulant mimer les délices des nobles, se rapprocher de leurs codes et habitudes, la voici qui se finit par ressembler, aux yeux de sa famille et de son voisinage, aux femmes de mauvaise vie. Mais qu'est-ce qui, inversement, rend Montjean dépendant du travail de sa femme ?

Dans la réalité quotidienne et dans la structure habituelle de l'atelier telles que les connaît le XVIIIe siècle parisien, la présence de l'épouse du maître est essentielle. Elle tient toute sa place, dirige les compagnons, ouvriers, garçons de boutique et bien souvent gère les contrats, reçoit la visite des jurés. C'est elle qui s'occupe des apprentis, tandis que le maître vaque à ses affaires, allant jusqu'à l'étranger pour obtenir des commandes, comme Montjean, fréquemment sollicité en Hollande. Par économie, il y va souvent à pied par les chemins. Pendant ce temps, sa femme est indispensable ; on sait aussi que, très au courant de la vie des affaires, elle manie de l'argent. D'elle, son mari a non seulement besoin pour son métier (même si elle n'est pas rémunérée), mais il attend aussi de sa présence une stature d'honnêteté et de sociabilité qui attire les clients.

Dans le quartier, la vie privée de la femme du maître est observée, et ses habitudes de vie comptent beaucoup pour la réputation. On comprend alors que Montjean puisse être inquiet, car elle représente un rouage important ; de plus, elle détient une vraie responsabilité socio-économique à laquelle elle est souvent attachée. Or, l'aspect responsable et important de la vie d'une femme de maître est jugé méprisable par elle, qui rêve de marches plus hautes. L'émoi de Montjean va dans plusieurs directions : il n'est jamais plaisant d'avoir une épouse tournée vers le libertinage ; il est plus qu'inquiétant d'être petit à petit dépossédé de ses biens et de son honneur à cause des mauvaises fréquentations de cette dernière.

La « pintresse »

Mme Montjean aime changer d'avis et de relations ; voici Demard l'ami de Gisors doucement écarté. Elle cesse de le voir, de s'occuper de lui et de son apparence physique, puis en vient à s'en désintéresser. Pourtant, avant cette rupture, il tombe malade. Inquiète, elle demande à sa cuisinière de prendre deux fois par jour de ses nouvelles ; entre-temps, elle s'arrange pour passer le plus souvent possible devant sa fenêtre, essayant de le voir. Enfin, un matin, elle l'aperçoit ; interloquée, elle se rend compte « qu'il porte un bonnet de nuit sans ruban sur son bonnet ». Trouvant cela d'une étonnante vulgarité et d'un « manque d'apparence » évident, elle rentre rapidement chez elle et lui façonne aussitôt de très beaux « serre-têtes de deux aunes », beaucoup plus à la mode. Faisait-il le « malade » pour l'apitoyer et la séduire de nouveau ? On ne sait. Cela n'empêche pas l'idylle avec Demard de prendre fin ; survient un nouvel et impérieux désir de la femme Montjean. Son mari écrit : « Au 29 may elle s'est adonnée à aller chez une "pintresse" dans l'hôtel de Soissons pour me faire présent de son portrait, disait-elle. »

Détenir un portrait de soi

Décision significative : le portrait fait partie des habitudes communes des personnes les plus aisées. Gage d'amour ou narcissisme, il est indispensable à la bonne société. Les bourgeoises aussi en sont friandes ; les séances chez le peintre ou la peintresse sont parfois fréquentes et longues. Le détenir, ou encore le recevoir, signe une position sociale, un miroir de soi et un pouvoir sur l'autre. Comme le note Mercier, moqueur, « une foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares : ils peignent comme certains perruquiers coiffent[13] ». Pourtant, le portrait représente un acte fondamental. Aragon, bien plus tard, redira le sens de cette habitude : « Le portrait est une acquisition très singulière de l'esprit humain […]. Il a joué

dans l'art un rôle décisif. Il avait ses raisons d'être sociales. Il manifestait la continuité d'une famille. À chaque variation de la société, quand d'autres hommes et les leurs accédaient au pouvoir, il fallait être tiré en portrait à leur tour, à défaut d'ancêtres(14). » En s'appropriant cette coutume bourgeoise, Mme Montjean cherche à rehausser son statut, d'autant qu'il s'agit d'une scène publique organisée devant de nombreux témoins et amis.

La séance chez le peintre semble copiée d'une scène de théâtre : en effet, dans la pièce, des « appréciateurs » assistent à la séance, donnent leur avis et commentent les gestes du peintre. La personne peinte doit être totalement satisfaite de cet exercice narcissique car mari ou amant donnent leur avis : il arrive même qu'ils ne désirent pas que soient cachés les défauts du visage, défauts qu'ils apprécient tendrement. Ne connaît-on pas la déception de l'amant de Julie dans *La Nouvelle Héloïse* face à son portrait ? « Il a oublié, écrit-il, la petite cicatrice qui est restée sous la lèvre. Il t'a fait les cheveux et les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit [...]. Et je lui en sais fort mauvais gré(15). »

Certains préfèrent les mouvements du visage et leurs faiblesses à toute fausse joliesse, car l'âme y transparaît. C'est d'ailleurs la manière de peindre de Greuze. Pour Diderot comme pour Rousseau et tant d'autres, la physionomie se doit d'être transparente. La cérémonie picturale, si elle est en vogue, ne peut mentir ; la vertu s'y inscrit. Quelque chose de la sincérité doit apparaître à travers les traits féminins si souvent masqués par les fards. Le ton, la voix, le geste, l'expression font découvrir l'intime ; le portrait le plus beau, le plus juste est celui qui sait transmettre cette intériorité, cette individualisation. Ce ne sont pas tout à fait les codes de Mme Montjean car, pour elle, ces longs passages chez la « pintresse » servent un autre but : elle fait la connaissance de jeunes gens.

Être en compagnie

Emballée par ces nouvelles rencontres, et Demard une fois oublié, elle se prend d'amitié pour un nommé Dufour. On disait de lui qu'il était le bâtard de M. Bignon ; avec lui elle se plut, dit-on, à « beaucoup de folies ». Montjean écrit le 29 mai 1774 : « Tous les après-midi elle était chez cette pintresse et y fit connaissance de jeunes gens entre autres un nommé Dufour bâtard de M. Bignon, avec lequel elle faisait beaucoup de folies, un

soir elle me dit qu'il y avait chez cette pintresse un nommé Dufour qui venait chaque jour qu'il était bien gai et bien aimable. » Dufour serait-il un autre Demard ? Il y eut Demard, il y aura Dufour, puis Deligny, le cousin, etc.

Le lendemain, elle entraîne son ami et cousin Deligny chez la « tireuse de portraits » et lui dit de poser. « Trois jours après en donnant deux louis à la femme peintre elle lui rendit son portrait. » Avec joie et exubérance, elle passe ses après-midi dans le salon. Elle y rencontre toutes sortes de compagnies : une marchande de modes entretenue par un abbé, des hommes aux métiers et occupations indistincts. La joie règne dans ce cercle et Deligny, fier de son portrait, invite tout le monde à venir souper chez lui. Ils se livrent alors « à de petits jeux après souper jusqu'à une heure du matin, en s'en allant le soir ma femme les invite à venir dîner le lendemain ils restèrent jusqu'à deux heures du matin ; ils étaient presque tous les jours à boire et à manger à la maison avec l'ami Dufour et les autres », écrit Montjean.

C'est à partir de cette nébuleuse sociale, au profil mal situé par le narrateur, que va se constituer tout un processus sociologique de rencontres, dîners, soupers, face à un Montjean abasourdi et dépassé par ce qui survient, incapable de gérer la précipitation de sa femme à devenir celle qu'elle ne sera jamais. De jour en jour s'aggravent les choses. Il faut à présent relever, dans ce Journal saisissant, les marques étonnantes du besoin de paraître qui contaminent non seulement la Montjean, mais une partie de la société qui l'entoure et qui tire parti d'elle. Sans compter d'ailleurs les manières de décorer les intérieurs de glaces et de miroirs censés créer une poétique du reflet, de jeux d'ombre et de lumière, permettre de se voir et d'être vus. Chez la « pintresse », tout est demi-jour éclairé de quelques flambeaux : ils font trembler les visages qui se regardent dans les miroirs. Le portrait, lui, reste fixe, dans un environnement où la douce lumière met en valeur la beauté des formes. Voir, se voir ; se faire peindre, être peinte ; s'entrevoir aussi pour se cacher un peu… C'est ainsi qu'à l'époque les peintres comme les savants s'interrogent sur les jeux ombre-lumière et la gamme des couleurs(16).

En son salon de peinture, tout se déroule vivement et comporte des détails qui disent mieux que tout discours l'histoire de la confrontation homme-femme, le désir et la jalousie, le mimétisme social, le jeu masculin, l'implacable écart entre les classes, les goûts et les gestes. Car le salon de la « pintresse » n'est pas celui d'une aristocrate.

S’occuper matin et soir

Malgré les reproches, les admonestations de la famille, les menaces de passer par la justice ou l’enfermement, la femme Montjean va son train, esquivant tout, à coups de colères et de cris.

Le mari décide de se confier à son beau-père, M. Rohault, venu à Paris. Ce dernier se fâche, décide de ne plus voir sa fille, ulcéré par les scènes qu’il a vues sous son toit. Et le voici qui détaille à son gendre les frasques de la jeune femme : « Elle m’a déshonoré dans mon village qu’elle avait vu des petites métresses et des coquettes qu’il lui avait défendu de les voir et qu’elle s’était déshonorer pour sa conduite dans l’esprit de bien du monde chez lui qu’il ne voulait jamais la voir je lui contait toute la vie depuis son retour il me dit qu’il fallait la faire enfermer je ne voulut pas. » Montjean refuse l’enfermement de son épouse. Il n’écoute aucun conseil en ce sens.

Le beau-père continue sa diatribe. Il explique doucement à Montjean que sa vie va sûrement empirer, et insiste pour qu’il lui confie sa signature, « et dans 24 heures d’ici, dit-il, elle sera au couvent je payerai sa pension et je ne te demande rien du tout ». Montjean ne peut y consentir car, écrit-il, « il me restait encore de la pitié pour ma femme. Le père me dit si tu refuses tu te repentiras et elle tentera bien d’autres, déshonorant ses sœurs. Dis-lui qu’elle est une coquine, donne-moi ta signature, ce que je ne voulut pas ».

La menace du couvent

Par bien des aspects, Montjean est touchant ; il refuse cette solution si répandue à l’époque. Attaché et à sa femme et à ses enfants, il perd tout contrôle – de sa famille, de son activité économique et de ses amitiés. Il ne lui reste guère qu’à « haleter » sur son Journal où l’on voit en tous sens s’égarer sa femme, et lui la suivre malgré tout. Quand cette dernière apprend que son père a pensé la mettre au couvent, elle s’emporte, tapant des pieds, hurlant de toutes ses forces, répondant « courte et bonne[17] » à

toute réflexion, puis renchérissant sur tout. La peur d'être enfermée la glace, mais rien ne peut l'arracher à ses désirs, or les demandes d'enfermement par lettres de cachet émises par des familles sont encore fréquentes à l'époque(18).

L'effroi d'être mise au couvent est grand en cette période où tant de femmes y furent transportées de force, de par la volonté d'un père ou d'un mari. Pas étonnant que Mme Montjean exprime sa terreur par des accès de colère. La littérature a fait de cette inquiétante tradition – l'enfermement au couvent – un de ses thèmes favoris. On pense bien sûr à *La Religieuse* de Diderot (écrit entre 1760 et 1763) qui ne parut qu'après sa mort. L'auteur s'est inspiré de la réalité et surtout des nombreux discours dans les salons, notamment celui de Mme d'Épinay. Qui est donc cette religieuse, cette Suzanne, une des trois filles de la famille Simonin, rejetée par ses parents parce qu'elle était le fruit d'un adultère ? Le fiancé de sa sœur aînée s'intéresse à elle, car elle est plus belle que ses sœurs, et l'avoue à sa mère qui, aussitôt, la place dans un couvent. Ses parents la forcent à prendre le voile. Elle fera tout pour échapper à cet enfermement ou du moins à le vivre comme elle l'entend, dans la souffrance et le libertinage. Une scène clé du livre raconte sa décision ; un jour elle voit une femme s'échapper de sa cellule. « Je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtements et traînait des chaînes de fer, les yeux égarés. Je vis mon sort dans cette infortunée et sur-le-champ je décidais, dans mon cœur que je mourrai mille fois plutôt que de m'y exposer. »

Mme Montjean n'a pas lu *La Religieuse*, mais ces thèmes de l'enfermement, du couvent, de la souffrance, des persécutions taraudent son imagination. Elle se trouve ballottée entre deux extrêmes – son mari qui ne veut en aucune façon une telle punition, et le père qui tient à la plus grande sévérité : sa réputation est mise en jeu depuis le séjour à Gisors. Mme Montjean ne cède pas et fait face à son père, même si elle est dans l'effroi, car la rebelle réitère ses propos sur les amusements à la campagne, là où il y eut bonne table, et ajoute en un souffle « qu'elle était bien heureuse parce qu'elle mettait du *rouge*, ce qu'elle veut c'est voir du monde, recevoir le plus possible et des conseillers supérieurs comme ceux qui lui avaient fait la cour à Rouen ». Tout est dit.

L'épaisseur du maquillage

Mettre du « rouge ». La grâce féminine consiste entre autres, au XVIIIe siècle, dans la facture des vêtements et le maquillage. Le corps se donne à voir, dans une douce sensualité ; le luxe certes se doit d'être ostentatoire, mais le rouge aux joues est différent : un rouge trop vif et impétueux est synonyme de mauvaise vie. Trop clair, il n'a pas de charme et souligne au contraire la fadeur de celle qui le porte. À plusieurs reprises et fort attentif aux apparences, Montjean en fera le reproche à sa femme : trop de rouge la déshonorait et faisait penser à une fille des rues. La laissant passer devant lui pour aller à la promenade, il est frappé par ses vêtements : « Un caraco de taffetas mordoré garni de gaze, un chapeau à l'anglaise sur la tête et *force rouge* », ce qui n'est pas son habitude. Il en est choqué ; le soir, il lui dit qu'« ainsi mise avec du rouge comme elle en avait, on l'avait sûrement prise pour une fille et qu'elle s'affichait pour une femme galante ». La pudeur de sa femme est en cause. À trop vouloir se faire remarquer elle risque le déshonneur.

Le rouge aux joues, la façon dont il est posé, sont un véritable sujet de conversation et son application, l'objet de tous les soins. « Choisir son rouge est une affaire capitale », écrit L. S. Mercier. Le nuancier des couleurs et sa pose font couler beaucoup d'encre. Bien sûr, vont être fustigées en premier les classes populaires et L. S. Mercier ne s'en fait pas faute, effectuant même une association dont on devine *et* le mépris *et* l'avis des classes aisées sur la corporation des bouchers : « Les épouvantables maîtresses des garçons bouchers mettent du rouge assises sur le coin des bornes ; il est de couleur sang[(19)] », comme le sang des bêtes. Un rouge couleur de rose sied à celles qui se promènent, y compris les courtisanes.

Les dames de la Cour sont encore plus attentives aux couleurs de leurs joues, achetant un louis un petit pot de rouge tandis que les femmes de qualité l'achètent six francs. Bourgeoises et marchandes en mettent de façon imperceptible. Les chambrières, qui maquillent leurs maîtresses, encourent journellement leurs reproches et leur colère : un regard dans le miroir après application par la domestique leur fait parfois jeter rageusement le pot de rouge par terre. La remarque de L. S. Mercier est fine : ce fard possède une portée symbolique évidente et complexe ; on voudrait y retrouver ses jeunes années par magie. Il n'y a que « l'œil abusé de l'homme amoureux » pour ne point voir ce rouge.

Dans ce cadre précis et porteur de signes, la femme Montjean rompt avec la norme (sans le savoir ou en le sachant) pour accéder à un autre univers :

celui de l'excès et du risque de mauvaise réputation. Peut-être en est-elle restée à cette époque de Louis XIV où « la passion pour le rouge, qui colorait déjà les visages à la cour d'Henri II, prend cette fois une intensité furieuse. Le contraste de la couleur doit être violent, la tache brutale[20] ». À la fin du siècle, et notamment sous la Révolution, les choses changent.

Ce détail dit beaucoup sur les attitudes des deux époux : l'homme fait attention à ce que sa tenue soit parfaite quoique modeste, obéissant à l'ordre des choses et à sa condition, tandis que sa femme, trop désireuse de paraître « devant » la société et « en » société, ne s'aperçoit pas qu'en rehaussant son maquillage, elle descend du piédestal imaginaire qu'elle voulait atteindre. La dissymétrie est sans appel dans ce cas. On peut aussi se demander si sa volonté d'être « remarquable-remarquée » au prix de trop de rouge aux joues ne l'empêche pas d'être réellement admise au sein de ses amis hommes qui ne sont guère dupes. Que le luxe et le faste soient éclatants, c'est une chose, mais le visage et le portrait obéissent à des règles que d'autres décors ne possèdent pas. On peut surenchérir sur les meubles, bibelots, colifichets, chapeaux et chaussures, etc., mais le visage est le miroir absolu de l'âme, et le portrait se doit d'être le reflet d'une harmonie séduisante et sensuelle, sans artifice ni tapage.

Prendre un fiacre

Les journées ressemblent à un « marathon ». Pourtant, les allées et venues sont en fait toujours les mêmes : se rendre au jardin du Palais-Royal, se baigner au Gros Caillou, ensuite manger des goujons ; ou bien s'inviter chez soi à dîner ou à souper, partir à la Comédie puis se promener sur les Grands Boulevards. Il arrive qu'on aille boire des « carafes de groseilles et des pintes de vin dans des tavernes », à moins qu'on ne prenne plusieurs fiacres dans la journée (ce qui coûte très cher) pour circuler dans les rues et sur les berges. Étrangement, ces fiacres sont sales, peu solides, traînés par des chevaux en fin de course, sortis des écuries royales, ayant appartenu à des princes du sang et terminant leur vie fatigués, non entretenus et travaillant dix-huit heures par jour. Le cocher est souvent si ivre que les rixes sont fort fréquentes ; de plus, les fiacres ne vont guère vite, et il arrive même que des jeunes filles y grimpent sans être vues pour converser avec leurs amants aperçus à l'intérieur.

Le recours à des fiacres chez la femme Montjean et ses amis est assez

étonnant par son abondance, d'autant qu'il leur arrive de s'éloigner de Paris ; un jour, ils sont à Auteuil, un autre au bourg Saint-Cloud. Puis on se dirige vers les boulevards, on boit de la bière, avant de revenir chez l'un ou l'autre pour un après-souper. Un jour, ils prirent un batelet pour s'amuser ensemble, après avoir été chez la femme peintre. À Saint-Cloud, en effet, vont les batelets, d'un prix abordable ; mais les bateliers, ignorants, surchargent la barque de trop nombreux clients et il leur arrive de chavirer. Dans ce moyen de transport, la population est fort mélangée ; on y rencontre le financier, le savetier, le laquais et le maître. Tout le monde paye la même somme : 6 deniers. Ici, on perçoit nettement que les loisirs de l'épouse Montjean ne parviennent pas à la hauteur des habitudes aristocratiques ; il apparaît comme une fêlure dans son comportement, avide d'ascension sociale et impuissante à y parvenir. Ce qui surprend, c'est le parcours de la femme Montjean et de ses amis, qui reste relativement restreint : on retrouve les mêmes lieux de promenade, comme si la vie de tous ces personnages, dont les occupations restent floues et mal précisées, ressemblait à un manège de foire tournant sans trêve. Du contenu des conversations, on ne sait rien, mais on le devine, si ce n'est quand les époux se disputent violemment et publiquement. Le temps passe puis repasse de chez l'un à chez l'autre, presque épuisant, tandis que rien n'est abordé sur la vie alentour. Ni des paysages vus, ni des sensations éprouvées, ni des situations politique, économique et sociale. Seul Montjean mène deux vies à la fois, celle de ses affaires avec un voyage de temps à autre pour ses commandes qui le fait s'absenter et rencontrer des marchands ; le reste du temps, il cherche sa femme ou la trouve à des heures indues chez lui, attablée avec ses amis plus ou moins enivrés. C'est un huis clos à sept ou huit personnages, un huis clos qui tourne telle une roue à hamsters.

Le plaisir à table

Dans le monde aisé du libertin, la gastronomie, ou du moins le bien-manger, fait partie de la fête des sens[21]. C'est une activité dispendieuse, et le « dîneur en ville », une figure classique du siècle. Malgré son coût, elle attire de nombreuses personnes non riches, sorte de parasites sociaux. Mercier a compté (!) que dix-huit mille à vingt mille hommes dînent régulièrement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe et changent d'étage chaque jour. Dans cette classe sociale, ce sont des beaux

parleurs, musiciens, peintres, abbés ou célibataires. « Ils ne savent rien du prix des choses mais ont grande aptitude à retenir quelque usage du monde, beaucoup de souplesse dans la manière leur suffit pour entretenir la conversation(22). » Les amis de Mme Montjean en sont friands et rien ne nous est épargné de leurs goûts et de la composition de leurs repas. À chaque page, Montjean relate non sans réprobation les menus et les boissons. S'il donne tant de détails ainsi que leur prix, c'est qu'il est atterré par ces dépenses et que c'est bien son propre argent qui s'enfuit.

Soit dîners et soupers se passent dehors, soit l'épouse Montjean invite chez elle ses amis préférés, en l'absence de son mari ou sans le prévenir. Consciente qu'elle dilapide le patrimoine, il lui arrive d'avoir peur des frais occasionnés et du courroux marital. Pourtant elle ne peut se restreindre ; le 25 septembre, Montjean décide de s'absenter avec sa fille jusqu'au 27. Prenant ses précautions, puisqu'il connaît sa femme, il remonte de la cave six bouteilles de vin, à l'avance, précisant bien à son épouse de n'inviter personne à dîner et « de ménager car nous n'avons pas les moyens de faire la dépense », ce qu'elle promet, ajoutant qu'elle a justement beaucoup d'ouvrage à faire pour la Hollande, qu'elle le fera et qu'il ne s'en inquiète pas.

Sitôt son mari parti, elle invite son ami Riché à dîner et souper « au point que les six bouteilles de vin ont été bues ». Voyant cela, elle éclate en sanglots, se précipite auprès de Madelon sa cuisinière : « Mon Dieu, ma mie, je vais avoir du train, tout le vin est bu. » Celle-ci la rassure, promettant d'aller racheter trois bouteilles. Pour bien faire, comme il restait un demi-verre dans la bouteille, elle va chez le marchand pour faire goûter le vin restant et lui en demander un semblable, bien assorti.

Sur ces entrefaites Montjean revient avec un marchand de Hollande et l'invite à souper. Le vin servi, Montjean ne le reconnaît point. Il se précipite à la cave et découvre la fraude et la faute. Sa femme se met à pleurer au vu de tous. Le calme revient un peu lorsque arrive le moment de goûter les abricots à l'eau-de-vie : las, il n'en reste que trois. Le mari s'exclame : « Tu as fait une fière brèche à mes pauvres abricots ! » Une fois la soirée terminée, la femme Montjean avoue que Riché, ses amis et elle se sont abondamment saoulés et que Madelon a tenté de remplacer le vin. Il rétorque aussitôt qu'il ne peut comprendre, puisqu'elle n'avait pas d'argent ; et elle de lui dire qu'il lui avait donné 15 écus avant de partir pour acheter de la gaze, et qu'elle s'en est servie pour ce vin. Et elle doit de l'argent à Madelon. Une scène s'ensuit. Voici qu'elle abandonne tout son

ouvrage, répétant dans les mêmes termes que les dix-huit autres fois ses revendications.

Au fond, cette situation économique est assez fréquente : la femme n'a pas d'indépendance et reçoit de l'argent au coup par coup pour acheter tissu et gaze, puis subvenir aux besoins ordinaires. Or cette dépendance est un coup porté aux désirs dévorants de l'épouse et à son envie de monter dans la hiérarchie sociale, du moins de la côtoyer, ce qui explique le désormais si répétitif « c'est à l'homme de nourrir une femme ». Dans ce contexte, la revendication, si elle n'est pas habituelle, recèle une intériorisation très forte : le fait de n'avoir de l'argent que par le bon vouloir de son mari est intolérable. Sorte d'écho à beaucoup de plaintes rencontrées dans les archives des commissaires où certaines femmes pauvres se plaignent de ce que leur mari « leur prend jusqu'à leur paye », lorsqu'elles exercent un autre métier que lui. Mme Montjean refuse le rôle, très honorable à l'époque, que tient habituellement une femme de maître. Dans « c'est à l'homme de nourrir une femme », il faut entendre le désir de sortir de cette vie prosaïque pour que l'ordinaire devienne un enchantement.

Journellement, la consommation alimentaire ainsi que la boisson des convives requièrent une vraie aisance. Les détails sont probants : huîtres, goujons, vin, bière, eau-de-vie, abricots à l'eau-de-vie sont dégustés et bus jusqu'au dernier, au point que le mari relate ces moments sinistres où sa femme finit par vomir puis s'écrouler. Hommes comme femmes sont pris de vin, donnant un triste spectacle de tablées sans élégance, qui tournent à l'assommoir.

Le 30 octobre, la dame Montjean part dîner chez son ami Deligny avec le nommé Riché. C'est un grand dîner avec force vin, « ils étaient tous un peu dans le train », écrit Montjean tandis que vomit sa femme, cœur sur carreaux. Et cela chaque jour, tantôt chez Deligny, tantôt chez elle, tantôt chez Riché. C'est « ribote sur ribote », dit-il tandis que le processus s'accélère. Comment comprendre cette frénésie, cette envie de courir à sa perte ?

Le 1er novembre, Montjean rentre après ses affaires ; il voit arriver sa femme et les deux Riché. Mécontent, il se plaint publiquement qu'il « n'a rien pour tenir son rang » ; par là il veut dire qu'il n'a pas les moyens de les inviter à dîner ; il ne lui reste d'ailleurs que de la panade et du bouilli fricassé. Très gênée, sa femme part malgré tout à la cuisine passer

commande de porc frais et de trois douzaines d'huîtres, accompagnés de cinq bouteilles de vin. Tout le long de la soirée, le mari ne dit mot, et accepte même de suivre les amis pour aller, à l'extérieur, consommer café, liqueurs et glaces. « C'en est trop, s'écrie Montjean, je paye encore trois livres. »

Un autre jour, encore une « ribote » (c'est-à-dire une fête plus arrosée qu'une autre). C'est la cuisinière de Deligny qui raconte la chose à Montjean qui, passé chez lui, n'y trouve pas sa femme ; la cuisinière décide de lui parler. Elle avoue à quel point cette dernière est également en train de ruiner Deligny, par ses goûts de grande du monde : « Tous les jours ils partent en fiacre et vont à la Comédie, reviennent en fiacre et c'est mon maître qui le paye, ils dînent de grands dîners, ils mangent pour 12 livres d'huîtres, boivent du vin blanc, mangent des pêches à l'eau-de-vie et la femme a dégobillé partout sur les commodités, j'en ai eu pour deux jours à laver cela que c'était une peste, il fallut lui donner de l'eau chaude farcie de thé, quelques heures plus tard ils sont repartis en fiacre à la Comédie… » Les domestiques, on le sait, ont des défauts, sont très bavards et propagent des rumeurs, mais protègent parfois leur maître de peur d'être révoqués, ou tout simplement parce qu'ils y sont attachés. C'est leur pouvoir qui est en cause ici ; ils savent tout de leur maître, le défendent ou le trahissent, aiment se placer en intermédiaire, ayant connaissance de tous les secrets.

Libertine à en vomir

Ces agapes incessantes, bien au-dessus des moyens économiques des uns et des autres, font réfléchir. La façon dont elles dépassent le bon savoir-vivre pose la question suivante : de quelle exacte recherche du plaisir s'agit-il et quel lien ces excès entretiennent-ils avec la volonté si affirmée de sortir de son statut social ? Dans *Le Savoir-vivre libertin*, Michel Delon insiste sur ces soupers qui sont « les moments privilégiés de toute soirée mondaine, au même titre que la Comédie, la promenade, la soirée à l'Opéra, la séduction amoureuse ». Il ajoute : « Le libertin est gastronome […] pour le lien qu'il établit entre la table et le lit[23]. »

C'est une des clés du comportement de la femme Montjean qu'on ne peut dire faire partie du monde : boire, manger, séduire, être amante, tromper son mari comme on le fait ailleurs dans d'autres cercles de la société est une façon d'afficher un rang. Elle peut (ou pense qu'elle peut) accomplir la

première partie de ce programme ; mais avoir vraiment un *ou* des amants s'avère plus difficile dans sa condition : elle est aux prises avec des amis d'autant plus attirés par la bonne chère qu'ils ne payent pas et sont récompensés par « l'amour » qu'ils ont d'elle. Elle ne s'aperçoit pas que ses amis sont des êtres doubles, qui se jouent d'elle, sans état d'âme, tirent profit de son argent et lui font accroire bien des choses fausses. Le sieur Deligny reste un mystère ; on ne comprend guère s'il est vraiment l'amant de Mme Montjean ou, s'il ne l'est pas. À moins qu'il n'attende récompense… un jour. Il est vrai que le Journal est davantage un déversoir de faits et de sentiments, sans obéir à la logique des Mémoires. C'est d'ailleurs ce trait et ces informations mises bout à bout qui donnent tant de prix aux mille et un détails donnés par son auteur. Elle ne s'aperçoit pas non plus, bien qu'elle y soit confrontée, que ses parents et l'institution judiciaire sont à deux doigts de la menacer d'enfermement. Par ailleurs, sa cuisinière elle-même la trompe, joue double jeu, tantôt protégeant le mari, tantôt conspuant la femme ou la soutenant, allant de l'un à l'autre pour temporiser.

L'équation entretenue entre les fiacres, la Comédie, la bonne chère « jusqu'à en vomir », et l'espoir de lits licencieux est souvent un leurre, plus que cela, un piège, le résultat d'une élévation sociale désirée, souvent impossible à réaliser. Mme Montjean joue une pièce de théâtre dramatique avec des scènes manquantes et au scénario impensable. N'est-ce pas le luxe que la société aristocratique exhibe qui lui fait intérioriser l'envie d'un univers dont elle ne sera jamais ? En même temps, le monde artisanal se trouve dans des quartiers actifs peuplés d'ateliers et de commerces, mais aussi de cabarets. Lieu privilégié de la sociabilité, la taverne sert à la convivialité, proposant boissons et nourritures, permettant haltes, rencontres et discussions animées. « Antres enfumés et ouvriers fainéants », aime à dire Mercier, mais il s'agit de manières de vivre. On boit et on mange partout, les rôtisseurs fournissent la marchandise, les épiciers pourvoient aussi à la tâche. C'est surtout rive gauche que se trouvent les cabarets ainsi que dans le centre. Le couple connaît tous ces lieux, mais la volonté d'être « autrement » et le désir de « participer » à des coutumes socialement plus élevées stimulent l'épouse ; elle est rongée par le désir de paraître dans les quartiers les plus en vue, bien qu'elle soit elle-même enracinée dans les habitudes quotidiennes de sortie au cabaret de son milieu, dans une culture qui n'est ni celle des grands bourgeois ni celle des aristocrates.

La récurrence d'épisodes où Mme Montjean « vomit » après ses libations, ce qu'apprécient fort peu les domestiques, fait indéniablement partie du monde du dégoût. Montjean les raconte avec une sorte de réticence et d'indignation. Ces humeurs du corps ne peuvent être tolérables que dans les bas-fonds ; il y aurait déjà beaucoup à dire sur ce que signifient le sang et son écoulement, mais celui-ci a plus de noblesse que les vomissures. Le sang survient par accident, rixes ou duels, tandis que l'ivresse, rejetant les humeurs, est le signe d'une dégradation morale peu tolérable.

Des risques judiciaires ?

À plusieurs reprises dans le Journal, il est question de mise au couvent, de séparation de biens, de demandes d'enfermement, etc. Ce sont des moments furtifs, vite éloignés ; ils ont l'avantage d'évoquer des procédures dont il ne faudrait pas croire qu'elles soient si faciles à engager et qui ont beaucoup marqué le siècle de leur ombre.

Certes, quand on fait une étude sur les demandes d'enfermement exigées par les familles (aux traces conservées dans les Archives de la Bastille), on se trouve devant des dossiers complets, comprenant les plaintes de parents contre un membre de leur famille, suivies de la réponse du lieutenant général de police et de l'accord du roi. La chose paraît simple ; la réclamation ne passe pas par une procédure ordinaire. Quelques renseignements sont glanés dans le voisinage de la famille, mais pas toujours ; il est parfois, voire bien souvent, des voisins pour appuyer cette requête et même quelques curés de paroisse. Dans d'autres dossiers, on peut lire les lettres de ceux qui ont été emprisonnés et « supplient » leur liberté(24). Quoi qu'il en soit, et dans ce contexte précis où sont rassemblées les lettres de cachet pour enfermement, la chose semble aisée, dans la mesure où l'on est passé par le lieutenant général de police, lequel demande quelques avis puis propose au roi pour signature.

Enfermer sa femme ?

Cette procédure pourtant ne va pas de soi : les parents, les amis sont tous d'un avis différent. Le lieutenant général lui-même hésite, et ne suit pas toujours les conseils qu'on lui donne. On sent à quel point il est plus difficile qu'on ne le croit, à la fin du XVIIIe siècle, de décider de l'emprisonnement de sa femme, même s'il existe de sérieux motifs pour le faire. Dans la dramaturgie de la séparation dont certains épisodes passionnants montrent une réelle violence, un vrai désamour et des haines

réciproques, s'insèrent quelques moments passionnants qui montrent ce que peuvent être, vus de façon minuscule, les *affects* des uns et des autres. L'« hésitation » n'a guère été un objet d'histoire ; si on examine cet affect mot après mot, il constitue un accès inédit sur certains modes de relations mari/femme, et sur la complexité de sentiments dont on pense toujours que les historiens les ont déjà explorés. Certes, l'histoire Montjean est singulière ; mais grâce à cette singularité, de nouvelles sensibilités nous apparaissent, où l'*hésitation* devient une pièce maîtresse.

Reprenons ici quelques périodes où un face-à-face avec l'institution royale ou judiciaire a été envisagé. Au début, les choses avancent doucement, avec des mises en garde du mari, notamment la peur que leurs domestiques racontent tout aux voisins.

Le 7 mai, à l'occasion d'une visite à Paris de M. Rohault, le père de sa femme, Montjean va discuter avec lui. Plus haut, il a été dit que celui-ci l'avait fortement encouragé à faire enfermer sa femme au couvent, et que ce dernier avait résisté, ne manquant pas de prévenir cette dernière pour qu'elle s'assagisse. Être menacée par son père dans la société petite-marchande du XVIIIe siècle n'est pas anodin mais cela n'atteint aucunement l'épouse. Le lien conjugal est aussi un lien économique que chacun et chacune ne veulent pas abîmer.

Le 4 juillet, le ton monte et l'acrimonie de la femme contre son père s'accentue. En effet, l'argent du ménage largement mis à mal, Montjean prend la décision, non de s'adresser oralement à elle, mais de lui écrire. La lettre présente un caractère presque officiel dans une société où les deux tiers des gens ne savent ni lire ni écrire. Il lui fait entre autres mention que son père ne veut aucunement donner de l'argent au ménage ; à cela, elle répond aussi par lettre. C'est une missive pour son père qu'elle prend soin de déposer auprès du commissaire Laumonier lui-même. La lettre est un réquisitoire empli d'horreurs contre son père et qui, finalement, rend ce conflit public. Or dénoncer son père au commissaire de police est un geste extrêmement lourd ; il peut entraîner des poursuites et n'a rien d'un processus insignifiant. Certes, les commissaires, habitués à ce genre d'actes, tentent de calmer le jeu ; une grande partie de leur travail d'ailleurs est faite de négociations entre adversaires, membres d'une même famille, d'admonestations pour les uns comme pour les autres, afin de ramener la paix sociale et familiale. Étrangement, des effets de cette lettre au commissaire, on ne saura rien : le Journal n'en parle pas, on ne sait pourquoi. Il se peut que le commissaire ait voulu clore l'affaire… Ou qu'il

ait mis du temps à la traiter…

Silence sur d'autres types d'interventions auprès de la police qui semblent avoir été effectuées, tandis que les scènes se multiplient jusqu'à en arriver aux coups. L'épouse crie sa détestation pour sa vie et ajoute, en parlant à Montjean – c'est lui qui écrit – « qu'elle me ferait cocu seraise [serait-ce] avec un savoyard ». L'injure suprême ; on sait que le savoyard(25) est placé tout en bas dans la hiérarchie sociale, avant le mendiant. Cette aventure a lieu fin juillet, début août, et l'épouse menace son mari d'aller se plaindre à son beau-père ; elle ajoute : « Eh bien oui, je demanderai à mon père pour qu'il me mette au couvent et je lui dirais de faire la séparation de biens. »

Intervient à nouveau un autre modèle juridique : la séparation de biens (à noter que celle de corps existait aussi à l'époque). Montjean décide de se confier à un de ses frères qui s'apitoie et lui dit : « Comment n'aise pas affreux de souffrir que votre femme parée comme elle est se promène dans les allées de Saint-Cloud avec un danseur de l'Opéra, et il suffit, ce serait mieux de la faire enfermer. » « Je ne répondis pas. »

Le temps passe et les scènes enflent, entraînant l'ensemble des amis de la femme, paradoxalement, à se porter physiquement contre son mari, mais aucune nouvelle n'est donnée à ce propos sur une quelconque procédure, si ce n'est qu'après une bagarre physique, Montjean appelle un savoyard pour aller chercher le commissaire ; il y renonce car la cuisinière s'interpose pour éviter tout grave événement. À nouveau, le père de la femme Montjean (on est sans doute en novembre ou décembre 1774) demande que celle-ci soit mise au couvent. On pourrait interpréter les silences du commissaire Laumonier comme autant de moyens de se préserver d'actes qui ne concernent que la vie privée, empiétant sur des tâches déjà lourdes. De plus, à la fin du siècle, le roi va finir par délaisser cette procédure d'enfermement, jugée peu digne de sa tâche monarchique. Il ne veut plus se mêler des conflits de famille qui l'éloignent de la grandeur de son personnage royal, et abaissent son pouvoir qui n'a pas à se préoccuper de « chicaneries » familiales.

Des médiateurs insolites

Le temps passe. Tout continue de façon de plus en plus ahurissante entre ribotes, fiacres, vomissements, cris et coups, etc. Des amis, les Bonod,

tentent une conciliation et la dame Bonod « explique » doucement à l'épouse qu'elle devrait travailler en prenant exemple sur sa mère : « Madame votre mère a travaillé, votre sœur, Madame Guy, aussi, ce à quoi elle répondit, oui parce qu'elle l'a voulu et je ne le veux pas, et la dame Bonod de répondre cela ne vous autorise pas une mauvaise conduite, sachez que votre mari serait en droit [de] vous faire mettre à Sainte-Pélagie. » Sainte-Pélagie est une prison presque exclusivement réservée aux femmes de mauvaise vie. Il existe aussi alors la prison de la Salpêtrière où se mêlent les délinquantes, les insensées et les prostituées.

Après cette conversation, monte la colère : l'épouse irritée veut se rendre directement chez le lieutenant général de police. Ce dernier ne pouvant la recevoir qu'à sept heures du soir, elle se montre inquiète, terrifiée à l'idée qu'un ordre d'enfermement soit signé contre elle entre-temps. Emplie de détresse, elle court chez son époux et tombe à genoux pour se faire pardonner : « Je vois entrer ma femme tout en pleure et toute tremblante, on la fit asseoire elle dit que je voulais la faire renfermer que je ne l'aimais pas en fin bien des trains que je luy dis que j'étais prêt à tout oublier qu'elle se comporte comme elle s'était toujours comportée que je l'aimais et que je ferai tout ce qui dépendrait de moi lui procurer du plaisir et la rendre heureuse. » Elle me dit alors qu'elle avait convoqué Deligny pour aller voir le lieutenant général de police à sa place, et Deligny arrive fort bien habillé pour rencontrer un tel personnage. Le lieutenant général de police est la plus haute autorité de police après le roi. Il se rend tous les mardis matin à la Cour rendre compte au souverain de ce qui est survenu dans la ville. C'est un très haut personnage de l'État, ce qui explique les vêtements mis pour le rencontrer.

Montjean continue son Journal sans même commenter l'arrivée insolite de Deligny et écrit : « Je me décidai à y aller et il [le lieutenant général de police] me dit comment tu veux avoir un ordre du Roi de faire enfermer ta femme, c'est mal à toy, je luy dis que je n'en avais parlé ni n'en avais le dessein. » La réaction du lieutenant général est d'autant plus intéressante qu'on a peu de renseignements sur les avis personnels des représentants de la police. Ici, le lieutenant gourmande le mari et lui montre à quel point l'acte de demander au roi l'enfermement est non seulement exagéré, mais inconvenant. On n'interpelle pas le roi pour de telles brouilles domestiques, affirme-t-il, et il faut bien de l'audace pour croire la démarche possible. C'est un indice du recul royal vis-à-vis de ces lettres de cachet de famille ; c'est aussi l'indice de la façon dont le lieutenant général de police est

instruit de ce qui se passe dans les familles grâce à ses commissaires et inspecteurs. La transparence des affaires domestiques est certaine et renseigne sur la manière dont se vivent sous le regard de chacun conflits, affects, etc., dans les quartiers parisiens.

Après ce rendez-vous, réconciliation et promesses d'amour se succèdent, même si « le train reste infernal » et l'on arrive au mois de janvier 1775. Montjean raconte « le sieur Blondot, procureur au Parlement, dit au plaignant qu'il n'avait d'autre conseil à lui donner que de s'entendre avec Rohault père de sa femme et faire mettre l'épouse du plaignant pendant quelque temps pour la tirer de l'esprit de dissipation ». De cela, encore une fois il ne sera rien fait.

Montjean raconte que sa femme est partie sans prévenir à Gisors, chez son père, et qu'une fois revenue, « elle satisfait son goût pour les parties, et prend sa cuisinière avec elle et va dîner soit au bois de Boulogne, soit aux guinguettes, lorsqu'il rentre il ne trouve ny femme ny servante, ses enfans à l'abandon, il eut la peine de voir l'enragement de sa femme à son comble lorsqu'elle livra sa maison à un savoyard qu'elle laisse à la garde de ses effets ».

Une véritable humiliation se fait jour ; d'une part l'épouse prend pour compagnie sa cuisinière, ce qui est loin de ses aspirations mondaines d'antan, lorsqu'elle croyait devenir l'égérie de quelques « petits » libertins. D'autre part, laisser sa maison à la charge d'un « savoyard » a tout d'une déchéance et ne correspond absolument pas à son idéal initial. Les savoyards sont si peu glorieux que Voltaire d'ailleurs les mit en vers :

… *Ces honnêtes enfants,*
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dans la main légèrement essuient
Les longs canaux engorgés par la suie(26).

Miséreux, ces petits savoyards, tant ils épargnent pour leurs parents très pauvres restés en Savoie ; aussi parcourent-ils les rues, noirs de suie, poussant des appels lugubres. Ils attendent d'être embauchés pour gagner quelques sous. Alors, ils deviennent commissionnaires, ou mendiants, toujours prêts à accepter, en haillons, quelques courses à faire, lettres à déposer, gardes à accomplir. Déclassés et presque mendiants, ils finissent par faire honte à ceux qui les emploient ; Montjean n'admet pas que sa femme fasse appel à eux. Ce seul acte abîme énormément sa réputation,

tandis que sa femme, toujours pressée de partir à la promenade, ne s'attarde guère à ce détail qu'elle considère de peu d'importance, puisqu'elle a décidé d'aller sur les boulevards et de monter dans les batelets afin de « paraître » à tout prix.

Dans cette situation étrange, qui aurait pu tout à fait être une de celles qui amène rapidement à une demande solide d'enfermement (couvent, Sainte-Pélagie, etc.), les deux protagonistes hésitent face aux institutions judiciaires. Elle écrit au commissaire, elle prévient le lieutenant général ; lui est attiré par une séparation de biens mais hésite sur une mise au couvent, puis, impressionné par la réponse du lieutenant général, « c'est mal à toy de faire enfermer ta femme », il renonce. On l'a dit, le roi commence à se lasser de ces demandes d'enfermement issues d'une population moyenne d'artisans et de gens peu lettrés, aux histoires personnelles tragiques et dérisoires. De ce fait, quelque chose s'effrite de la relation entre Sa Majesté et son peuple : il n'est plus le juge suprême de ces vies ordinaires, dont il ne veut plus être importuné.

Par ailleurs, chez les élites, une véritable opposition à ces lettres de cachet de famille voit le jour, les considérant comme un signe d'arbitraire et un abus de pouvoir insupportables, ce qui ne correspond plus à une certaine opinion publique. Mme Montjean reste apeurée à la perspective de l'emprisonnement, comme elle l'est par son père qui ne cesse de montrer à son mari sa faiblesse et de prédire le pire au couple et à ses affaires. Elle a totalement intériorisé la force et le coût d'une répression possible, aussi bien paternelle que policière ; mais, malgré cet effroi, il lui est impossible de renoncer à la vie qu'elle se choisit dans une curieuse anarchie. Les tracas juridiques, s'ils la soucient ou lui font peur, ne l'empêchent aucunement de continuer ses activités ludiques.

Montjean : arrêt sur image

De Montjean lui-même, c'est-à-dire sur sa façon de ressentir et d'intérioriser les faits, on sait à la fois peu et beaucoup de choses. En effet, son récit est surtout centré sur les agissements de sa femme et, par moments, seulement sur quelques-uns des siens. Il semble agi par son épouse. Par moments, surgissent des éléments forts de sa personnalité, telle sa relation avec son entourage. Il vit dans un huis clos tourbillonnant ; excepté quelques allusions peu précises sur ses démarches professionnelles, le voici entièrement capté et par sa femme et par un milieu pseudo amical de cinq à six personnes. Souvent désespéré, il cherche de l'aide auprès de sa famille ou de celle de son épouse.

Pas de monologue intérieur ni de réflexion sur lui-même : happé par les jours qui passent, il restitue sa vie, heure par heure, par un enchaînement rapide d'anecdotes et de scènes, comptant peut-être sur l'effet qui se produit sur le lecteur, mais quel lecteur ? Bizarre sensation pour celui qui lit, obligeant une sorte d'identification au narrateur. Insensiblement, le récit tel qu'il est écrit enjoint de « coller » aux dires de l'auteur et de se placer dans la même position d'innocence que celle dans laquelle il s'inscrit. C'est le principe même du « récit sur soi ». Par ce procédé littéraire où le fait est roi, donc véridique, il construit « sa » vérité, sans peut-être s'interroger sur celle d'autrui. Montjean, dans cette aventure, est très seul. Le fait d'aligner bout à bout ce qui survient lui fait construire un espace de dialogue de soi à soi, qui parfois peut l'apaiser. On peut douter de ses écrits, mais les faits racontés permettent de s'interroger sur les formes de construction sociale qu'organisent les anecdotes, et sur l'implacable concentration du Journal sur des événements minuscules à l'intérieur de « vies minuscules ».

Le caractère de Montjean

Personne ne peut se promener dans cette avalanche de mauvaises actions de la femme, sans que ne se devinent malgré tout certains traits de caractère, et des renseignements sur la façon personnelle de Montjean d'être « présent » au milieu de ce conflit. Éclate d'abord son attitude hésitante, parfois paradoxale.

Il oscille entre deux réactions : consentir, participer aux dîners et soupers, accepter cet état de fait où il prend peut-être un ambigu plaisir *ou* se fâcher, soit en conflit privé avec sa femme, soit en renvoyant ses amis de sa table, puis de temps à autre résister, se laisser aller à de graves emportements, agacé par ce qu'il voit minute après minute. Il est sans alliés ; les amis de son épouse l'accablent, sans jamais remettre en cause leur propre comportement. Il arrive qu'ils le plaignent, et on ne sait trop pourquoi interviennent ces changements. D'ailleurs le plaignent-ils vraiment ?

Devient-il économe par nécessité, ou était-ce déjà dans son tempérament de tout compter ? En tout cas, le voici assommé par le souci des dépenses ; le 4 juillet, il se décide, avec beaucoup de peine, dit-il, à partir chez son beau-père parce qu'il venait d'apprendre par un certain Sainte de (?) « qu'il savait un entrepôt de tabac qu'il voulait traiter, que je vienne à Gisors au plus tôt ; je ne me souciais pas trop d'y aller, ma femme me fis une scène qu'elle ne voulait pas travailler et que je voie ce que je voulais faire que c'était un homme à nourrir sa femme, elle me tourmenta pour partir, je me déterminai avec tristesse elle voulait que je pris un cheval ou une voiture, je lui dis non si cette place ne réussit pas ce sera de l'argent que j'aurais dépensé mal à propos j'aime mieux y aller à pied et je partis à pied, je fis mes seize lieues en un jour j'ai dépensé sur la route 26 sols dans toute ma journée et suis arrivé à huit heure du soir bien fatigué mon beau-père m'a très bien reçu pendant ce temps-là ma femme a fait savoir à ses amis qu'elle était seule… » ; à cette annonce, elle et tous ses amis partirent au Gros Caillou manger des goujons, ajoute-t-il. L'indifférence et l'opiniâtreté des « amis » sont sans égales ; de Montjean, ils ne veulent ni s'occuper ni rien savoir.

Jaloux Montjean ? Certes. Mais sa jalousie se nourrit davantage des folles dépenses de sa femme que des possibilités d'adultère. Il pense même qu'« elle ne lui manquera jamais ». Il l'aime, dit-il, et s'angoisse surtout de la dilapidation de son argent. Par contre, il se dit catastrophé de son honneur perdu, ne serait-ce que par sa vie agitée, menée publiquement. Qu'il ne s'exprime pas sur ses craintes d'adultère correspond à son tempérament réservé et aussi à la honte qu'il aurait à avouer l'évidence.

Aux pires moments, et on ne peut que le croire, il affirme avoir beaucoup d'amitié pour sa femme et pour cette raison rechigne à prendre des mesures de répression judiciaire. Que peut-il maintenir ? On ne le saura pas précisément. Quelque chose de touchant sourd de sa personnalité ; cela n'apparaît qu'en filigrane, à quelques moments de son Journal. Alors que la maman s'occupe bien peu de sa petite fille de quatre ans, il ne lui en fait pas même le reproche. En revanche, il raconte être contraint de s'en charger à plusieurs reprises. C'est lui qui la couche dès le retour de sa femme de la campagne, tandis que, très excitée, elle lui raconte ses aventures là-bas. Plus loin, lorsqu'elle est ivre, qu'elle vomit tout son saoul puis se couche, c'est lui qui prend soin de la petite, et non la fille de boutique ou la cuisinière. Sans jamais s'étendre sur ses sentiments ni même sur ses attentions paternelles, il se révèle un père attentif.

À ce titre, il correspond à un certain air du temps. On avait déjà remarqué l'importance du sentiment paternel lors de l'épisode de l'inoculation de la petite vérole[27]. De nombreuses lettres de pères, à l'époque, expriment leurs hésitations à faire inoculer leurs enfants, se demandant avec grande inquiétude si ce geste ne les tuera pas plutôt qu'il ne les sauvera. Les débats sont nombreux autour de cet ancêtre de la vaccination ; ne risque-t-on pas de faire mourir l'enfant qui se révélerait un génie par exemple ? écrivent certains philosophes. D'autres pensent au contraire que la mort d'un petit innocent est moins grave que celle d'un adulte ayant des responsabilités. Ce sont des propos d'élites, mais bien d'autres avis font surface, montrant des pères attentifs. Le cas de Montjean a ceci d'intéressant qu'il fait preuve d'une affection réelle pour ses enfants alors qu'il ne fait pas partie des élites. Les valeurs affectives bourgeoises et artisanales s'affirment, et les pères sont préoccupés des souffrances des leurs. Montjean en est un exemple. Ainsi, ses furtives notations sur sa fille si jeune révèlent son affectueuse attention ; il ne parle pas vraiment d'elle mais de la préoccupation qu'il en a.

Un trou à son bas noir

Un détail minuscule, conté au milieu du tohu-bohu des activités de ces journées désastreuses, témoigne d'un autre trait de son caractère : sa volonté d'apparaître honnête et digne. Un détail vestimentaire quasiment anodin en dit beaucoup sur lui et fait mieux entrevoir la honte qu'il ressent

de sa situation. Le 28 octobre 1774, malgré un « envoi considérable » qu'il dit avoir à faire de toute urgence, il se sent obligé d'accompagner sa femme avec ses amis, car celle-ci le menace de « ne rien faire de la journée » s'il n'accepte pas cette promenade qui va encore lui coûter cher. À peine sorti pour « faire un tour au Palais-Royal », il s'aperçoit d'« un petit trou à son bas noir » : « Je dis à ma femme mon Dieu, j'ai un trou à mon bas je vais rentrer à la maison bien vite me faire reprendre ce trou, ma femme me dit emmène ta fille tu lui feras toujours manger la soupe. »

Un petit trou à son bas est impossible à supporter : il se doit d'avoir une tenue impeccable, tenir son rang social d'artisan sérieux, ce qui en dit à nouveau beaucoup sur l'importance de l'apparence. Le costume doit coïncider avec la position sociale ; le trou au bas noir est intolérable dès que l'on sort en promenade aux Tuileries comme c'est le cas. « L'attention aux effets, écrit Daniel Roche, intéresse surtout les couches intermédiaires des bourgeoisies marchande, artisanale, soit l'armature sociale profonde de la vie urbaine, ni pauvres ni riches mais à leur aise et désireuses de s'élever[(28)]. »

Montjean tailleur sait qu'il façonne le style du costume français ; comme sa femme, il doit correspondre à la « noblesse » de leur métier. Daniel Roche écrit encore : c'est ainsi « que se forment les sagesses du corps et la sagesse vestimentaire. Le vêtement a pour fonction de souligner la convenance des apparences, il proclame une adaptation alors universelle de la nature, et doit témoigner de l'adéquation entre morale et propreté[(29)] ».

De lui, sur lui, on n'en saura pas beaucoup plus, tandis que les ennuis qu'il subit parlent d'eux-mêmes : il est homme à faire son métier avec soin et à gagner de l'argent honnêtement pour être à son aise. Sa femme est son tourment, mais le lecteur ignore vraiment quel mari il fut dans l'intimité, quelle part de responsabilité il a pu détenir dans ce marasme. L'intérêt, on l'a dit, réside dans cette litanie chaotique de jours tumultueux qui dessinent une fresque particulière. Ajoutons à cela sa constance étonnante à tout supporter, y compris à assister aux « jeux pseudo amicaux » de son épouse, dont il est difficile de savoir s'il n'y éprouve pas malgré tout un certain plaisir, ou si cela dénote un désir d'être toujours au plus près de celle qui va faire chuter et son ménage et son entreprise. Patience énigmatique, pourrait-on dire, ou légère perversité ?

Le récit contre sa femme est à charge ; il faut prendre garde à l'illusion de la transparence, mais la minutie avec laquelle des détails minimes, presque grossiers ou vulgaires, sont rapportés, oblige à y porter une attention

particulière (ils ne peuvent guère être inventés), attention qui incite à reconnaître une certaine véridicité des faits. Quant aux sensibilités et aux affects, il est nécessaire d'en avoir une approche mesurée et inquiète. Et de ne pas tirer des conclusions propres à notre subjectivité, anachroniques, en somme.

La société des « petits » libertins, amis de Mme Montjean

Si nous parvenons à entrevoir les us et coutumes des grands du royaume, restent opaques les agissements de ceux et celles qui vont, viennent et vivent dans un monde intermédiaire, habitué à profiter de la manne qui peut survenir. Ils sont malgré tout peu aisés, tout en n'étant pas pauvres ; assidus, non pas tant dans la recherche du plaisir amoureux ou sexuel que dans celle de l'accompagnement de certaines personnes qui les valorisent peu ou prou et leur font espérer le « Graal », c'est-à-dire l'ascension sociale, le côtoiement constant – qui ne surviendra jamais – avec les nobles. Ce sont des situations un peu pathétiques.

Après avoir relaté bien des faits vécus à toute allure dans la dissipation la plus absolue, le Journal en vient à des événements plus sévères, violents et tragiques, qui peignent des situations catastrophiques et lamentables où les jeux, les repas, les sottises se multiplient. Dans une sorte d'accélération du temps et d'hystérisation des protagonistes, les journées vont devenir de petits champs de bataille dans lesquels s'isolent des amis se trahissant les uns les autres, tandis qu'ils se fâchent avec un mari oscillant entre faiblesse trouble et coups d'éclat violents.

Volage telle une plume

Au centre, comme d'habitude, la femme : elle prend puis délaisse des hommes de passage, rencontrés au hasard, et cherche à ce qu'ils soient situés le plus haut possible dans la hiérarchie sociale, ce qui semble difficile, vu ses rencontres. Un jour, son ami « refuse de la mener à Saint-Cloud, alors vint le garçon imprimeur de M. Simon qui imprimait pour Deligny et qu'elle avait vu chez Deligny et lequel elle avait mangé chez Deligny […] et dîné à la maison avec ce garçon imprimeur, ils allèrent pour prendre un batelet après le dîner pour aller à Saint-Cloud ; il n'y en avait pas, ils prirent un fiacre avec d'autres personnes pour prendre un batelet et

qui n'en trouvèrent pas dans ces deux personnes il y en avait un qui était Dubois danseur de l'opéra que j'ai connu et en garçon, *comme il était mieux mis que le garçon imprimeur de M. Simon* arrivant à Saint-Cloud elle prit son bras et se promena dans le parc avec lui et revint avec lui en fiacre et sinon à 9 heures, le lendemain j'allais chez un de mes frères qui me dit comment n'est-ce pas affreux de souffrir que votre femme parée comme elle était se promène dans l'allée de Saint-Cloud avec un danseur de l'opéra, je luy dis je n'y étais pas il me dit c'est encore pire ».

La femme Montjean commet beaucoup de maladresses ; même si elle veut mimer et rencontrer la bonne société (elle lâche le bras d'un garçon imprimeur pour celui d'un danseur d'opéra et ne semble pas savoir qu'un comédien est un être exclu de la société à moins qu'il n'ait une grande notoriété), elle oublie qu'elle commet la pire des erreurs. C'est bien ce que fait remarquer le frère de Montjean, alors pris de colère. C'est exactement comme le jour où, pendant que Montjean était à ses affaires, elle se fit payer par un jeune homme une carafe de groseilles. Interloqué, Montjean la surprend ; tout savoir-vivre semble aboli par ce geste. « Monsieur je ne vous connais pas dit Montjean et nay ni envie de vous connaître », le garçon tire de sa poche 24 deniers pour les lui donner, Montjean refuse, paye la carafe et s'adresse à sa femme, de façon autoritaire cette fois : « Je dis à ma femme levez-vous Madame et suivez-moi. »

La honte de Montjean est à son comble. Il a peu de connaissance des penchants de sa femme si soucieuse de petits plaisirs. Si ce n'est qu'au fur et à mesure du Journal, on voit s'accentuer le goût de l'épouse pour les pintes de vin et les fruits à l'alcool.

Après cela s'organise un étrange trio Deligny-Riché-Mme Montjean, affairé à des repas, çà et là, abusant de boissons et revenant à point d'heure, ivres, c'est-à-dire « dans le train », selon Montjean, qui vit cela d'autant plus mal que son travail absorbe tout son temps. Parfois Mme Montjean emmène sa petite fille, et l'enfant revient très malade d'avoir bu elle aussi. Elle la confie alors à la cuisinière. Tous les deux jours, la femme promet de travailler un peu, mais rien n'avance, jusqu'à ce que Montjean, recevant à nouveau à souper Deligny et Riché, demande à sa femme si elle s'est bien amusée. Apprenant qu'elle revient d'une maison de jeux où Deligny a perdu 30 livres au « berland[30] », il se montre scandalisé. Il redoute qu'elle ajoute le jeu à ses vices.

La présence de Riché lui devient insupportable et les dialogues au sein du ménage empirent. « Ma femme engage le 1er novembre 1774 Riché et son

frère à venir dîner à la maison sans m'en parler auparavant, j'écoutais leur conversation, ils lui répondent nous n'allons que si nous sommes priés, aussitôt elle m'appelle et me dit mon mari ces messieurs ne veulent pas venir dîner à la maison que vous ne les engagiez, je fis réponse ces messieurs ont raison et je ne l'ai pas prié parce que nous avons un trop mauvais dîner. »

Les choses sont claires, le refus catégorique. Montjean part avec le banquier avec qui il avait à faire et revient plus tard le soir chez lui ; à sa grande surprise, voici installés « les deux Riché ».

On ne comprend pas plus, dans ces moments, les attitudes des Riché, Deligny et autres que celles de Montjean, arrimé aux désirs de sa femme qui font son malheur. Cela questionne une nouvelle fois la relation homme-femme dans ce milieu artisanal intermédiaire, car, en dehors des caractères des uns ou des autres, on voit vivre ici un groupe social en train de se dévorer, se disputer, fragiliser un couple, obéir à tous les désirs d'une femme pour en tirer avantage ou non, et ne jamais parvenir à se séparer. Que gagnent-ils à cette tragi-comédie ? Après de graves scènes chez les uns ou les autres, ou dans des restaurants, ils repartent, comme si rien ne s'était passé. La dépense a beau obséder Montjean, il y consent. Tout comme les Riché, contraints par des obligations sociales, eux aussi passablement désargentés.

Cette sociabilité aussi festive que litigieuse, vécue à huis clos, sans cesse pose la question d'un monde emprisonné par des modes de vie qui se regardent, à une époque où les hiérarchies sont fort nettes, et où trois couches principales de la société très visibles se jugent ou se méprisent : le luxe aristocratique d'un côté, la grande bourgeoisie de l'autre, et enfin la misère et le fléau de la pauvreté se retrouvent et se côtoient. Le groupe formé autour des Montjean n'a d'yeux que pour le luxe et une manière peu adéquate de le mimer, tandis que les pauvres sont méprisés. Tout en bas, le savoyard, sans doute la figure la plus citée du Journal, fait véritablement partie de la lie du peuple.

Le seul à adhérer quelque peu à son état social est Montjean, bien mis, inquiet pour son travail, allant à la messe[31], tenant à son épouse, même meurtri et singulièrement faible. Ne pas pouvoir quitter cette bande d'amis ruineuse qui le fait souffrir est une manière de vouloir tout normaliser, pour se préserver lui-même ainsi que son travail. L'artisanat de la confection appartient, en effet, au sommet des couches populaires ; la roture se déploie sur quatre étages : une élite au luxe tapageur, des négociants à la table

somptueuse, des artisans dont tous les corps de métier ne se valent pas (un vitrier n'est pas un tailleur par exemple). Et dans le secteur des étoffes, nombreux sont les artisans eux-mêmes divisés en sections particulières. Le groupe Montjean, s'il faut l'appeler ainsi, est très hétérogène : cela va du garçon imprimeur à l'officier, du jardinier au danseur d'opéra, ou aux proches d'une femme peintre socialement peu définie ; l'épouse les rencontre matin et soir ; elle tente de choisir les plus aptes à accomplir son rêve de femme indépendante économiquement sans travailler.

Il faut dire que se forme à l'époque une mutation féminine discernable dans tous les domaines (éducation, fonction, rôle)[32] ; Montjean perçoit bien la volonté de liberté de sa femme, mais il ne peut accepter qu'elle ne travaille pas. Son pas de côté féminin est une sorte de grand écart entre deux impossibilités qu'elle ne supporte guère de vivre. Pour elle, impossible d'être duchesse ; insupportable de dépendre de son mari. « Que va penser le monde si l'on vous voit sans cesse en promenade au bras d'un ami ? », lui dit sans cesse son mari. « Laissez-moi recevoir ma société et je travaillerai », répond-elle, tout en rechignant en son for.

Ces impétueuses contradictions vont finalement engendrer de graves événements où tous les personnages (famille, amis, domestiques, époux, police) vont se mêler, prennent part et créent une situation inextricable, chaotique et chahutée, presque ritualisée, puisque, chaque matinée et chaque soirée des époux se passe toujours de la même façon jusqu'à ce que plus inquiétant survienne.

Quand les amis s'en mêlent

On les a vus bien peu soucieux du mari. Sans cesse, dans la maison Montjean, ils profitent de la soif de compagnie de l'épouse pour s'attabler aux frais du couple. Une chose est sûre : l'apparition du sentiment de soi à la fin du XVIIIe siècle n'engloutit pas que l'épouse. Son individualisme surdimensionné, qui cherche à casser toutes les règles de son état pour rejoindre le luxe libertin attire vers elle un « petit monde » de petits-maîtres qui, sans le dire, jouent le même rôle. Les amis Riché, Deligny, Demard, Simon, Bonod n'expriment pas de revendications semblables à celles de l'épouse car ce sont des hommes, donc libres de leurs actes. Mais dans la

médiocrité aisée et malaisée de leur état où règnent l'appétit du bien-manger, d'être bien vu, du bon divertissement, le fait de se joindre sans dire mot aux agissements de l'épouse relève de cette même attitude. On aurait pu les croire, par moments, sensibles à la situation catastrophique de l'époux, mais il semble que s'allier aux démarches libertines et cocasses de cette femme impétueuse les rehausse eux-mêmes, ou du moins remplit leur vie, elle aussi frustrée de fastes et de prestige.

Surviennent des jours funestes : Montjean a beau être faible, incertain, épris de sa femme, partagé entre son métier qu'il aime exercer de façon satisfaisante et sa manière fébrile de colmater les brèches de son ménage, il finit par se plaindre ouvertement auprès de sa femme et fait « tête froide » à ses amis. Rien ne change. Un matin, il prend Riché à l'écart : « Depuis que vous venez chez moi, je m'aperçois que jay des trains terribles avec ma femme, vous me ferez plaisir de n'y pas venir si souvent. » Ce à quoi Riché répond hypocritement « qu'il serait au désespoir de causer du trouble dans mon ménage et qu'il n'y viendrait pas si souvent ».

À peine cela dit, il prend à partie son frère qui marchait devant lui pour lui raconter l'affaire, ce qui intrigue Mme Montjean. Son mari se retourne pour lui dire : « Oui madame je dit à M. Riché que depuis qu'il vient chez moy il n'y a pas de jours que j'ai d'horreur et des sottises de vous et que je le pris de ne pas venir si souvent, ma femme aussitôt leur dit n'écouter pas mon mary, je vous pry moi de venir, vos couverts seront toujours à la maison, *je suis la maîtresse* et c'est moi qui le gagne. »

Laissant seul son mari, la femme s'éloigne avec ses amis en direction du Palais-Royal, prétendant se rendre à un concert spirituel ; elle revient avec eux, après 19 heures, en fiacre. Montjean se fâche : « On n'a jamais vu une femme, qui se pique d'être honneste, préféré la compagnie d'un polisson de Riché à son mari, et comme je vas pousser la porte les voilà tous les deux et Riché qui fondent sur la porte en me disant que c'est moi qui était un polisson et un gredin, qu'il m'apprendrait à vivre et après mille horreurs et sottises me dis *de me trouver le lendemain à huit au café de Foy au palais royal* qu'ils ne me couperaient les oreilles, ma femme poussait le dit Riché pour qu'il se taise et je leur dit que je my trouverait et je leur fermai la porte au nez, je rentrai dans la chambre est dit à ma femme voilà pour votre belle conduite à quoy vous m'exposez à me couper la gorge avec des polissons, l'me dit que j'étais trop plat pour me battre. »

La phrase dit tout : se trouver le lendemain, à 8 heures, au café de Foy au Palais-Royal ; c'est une provocation en duel. La nouvelle claque, inattendue

et particulièrement soudaine. Même l'épouse se met à craindre pour son mari. Pourtant, elle est la première à rassurer Riché en lui disant que son mari ne viendra pas à ce rendez-vous, car il est trop « plat [entendons : lâche] ».

L'affaire du duel

Le duel est affaire de nobles et de gentilshommes ; c'est un rite ; indifférent aux lois de la société civile et religieuse, le duel est un « contrat antisocial[33] ». Il se répand considérablement au XVIe siècle, et il est l'apanage de la noblesse habilitée à porter l'épée dans les affaires d'honneur. L'éclosion de ces combats où l'historien F. Billacois voit un « phénomène social total » se situe lors des guerres de Religion, de crises politiques ou de vacance du pouvoir. La chose est si grave, le duel devenu si fréquent, et le nombre de gentilshommes tués si élevé (ils se comptent par milliers : dix mille entre 1558 et 1608) que des édits royaux sont promulgués – en 1559, 1602, 1613, en 1617 comme en 1623. Mais les interdits sont étrangement frappés d'une certaine indulgence, de tolérance, et la multiplication des duels se poursuit. C'est Richelieu, sous Louis XIII, qui opposa le frein le plus puissant à cette pratique, par son édit de 1626 prônant la peine de mort en cas de duel. Considéré comme un crime de lèse-majesté, le duel, qui reste courant, est une sorte de revendication de l'aristocratie contre la monarchie. Geste aristocratique, volonté d'honneur et de puissance, défi aux lois de Sa Majesté, il perdure malgré les édits de Louis XIV et les ordonnances adoptées par Louis XVI. Finalement revendiqué par l'aristocratie, vanté par elle, le duel est à la fois toléré *et* interdit sous l'Ancien Régime. Il est des lieux où existe une immunité de fait : la cour des Miracles et quelques espaces privés ouverts au public (Temple, Palais-Royal). Le duel en somme est le défi de la liberté individuelle ; c'est aussi le « maquis de l'honneur » qui se fonde là ; des corps qui parlent en se défiant par le sang, car le sang est noble.

On comprend que cette pratique, malgré tous les interdits, ait pénétré les couches non aristocratiques, et l'exemple ici présenté par le Journal prouve, s'il en était nécessaire, l'obsession du groupe de la rue Croix-des-Petits-Champs face à l'idéal aristocratique, aux manières des grands et à leur façon de régler un point d'honneur qui se veulent semblables à ceux de la Cour.

Des rapports de police en témoignent, notamment entre 1777 et 1791 par le gardien de la promenade des Champs-Élysées, Federici, un soldat suisse. Sur quatre cent dix-sept rapports (Federici écrit à peu près chaque semaine), presque la moitié concerne des duels entre toutes sortes de populations, faisant fi de l'interdiction, se moquant des graves blessures ou même des mises à mort. Certes, ces duels ne sont pas entrepris dans les règles de l'art et parfois les bâtons remplacent les épées. Il n'empêche : ce phénomène contamine toutes les couches de la société, censées laver leur honneur, mais, le plus souvent, c'est l'expression d'une vengeance ou de conflits. Certes, sur les Champs, existent des disputes, des rixes, des batailles rangées, mais cela n'empêche pas les duels, au sens véritable du terme, de détenir une place de choix.

Un autre rapport de Federici, daté du 21 janvier 1778, permet de mieux voir que, parfois, des classes sociales très différentes se font face les armes à la main. « Le nommé Charles Bernard, cuirassier de maître de corps, s'est battu en duel vers les deux heures et demie contre Chapuis qui a reçu une blessure très grave au téton droit. Le premier étant en uniforme du régiment et le second en habit bourgeois. Nos soldats ont poursuivi si vigoureusement ledit Bernard qu'il a été arrêté au corps de garde ainsi que le blessé, jusqu'à ce que M. le commissaire Thierion viennent faire sa procédure. Le malade a été transporté à l'Hôtel-Dieu et l'arrêté en prison. »

Ainsi la police ne badine-t-elle pas avec ces duels, surtout quand ils sont inégaux, et les commissaires emprisonnent sans autre procédure judiciaire.

Une autre note raconte la difficulté de vraiment empêcher les duels ; il est surprenant, daté du 30 mars au 6 avril 1778 : « Mardi, deux recruteurs(34) descendirent d'un fiacre et mirent l'épée à la main. Ils dirent qu'ils plaisantaient ; ont les suivit jusqu'à la grille des Champs-Élysées, et dès que ces gladiateurs furent derrière les murs hors la grille l'un des deux reçus un coup d'épée assez grièvement au bas du ventre. »

Sur ce terrain complexe du duel fréquent et pourchassé, Federici invente à chaque fois une solution lorsqu'il parvient à arrêter les duellistes. Sont-ils blessés ? Ont-ils ou non convoqué des spectateurs ? Le duel fut-il ou non spontané ? D'où vient le port de l'épée ? Etc.

Un autre document éclaire le caractère légal de l'acte, c'est un rapport : « Il y a eu lundi la patrouille de M. le commissaire Foucault, une seule personne a été arrêtée. Samedi, deux bas officiers invalides ont été arrêtés à 7 heures du matin pour cause de s'être battus en duel, dont un a reçu deux coups d'épée l'un à la main l'autre sur le côté, cette dernière blessure étant

assez dangereuse. J’ai d’abord cru qu’il allait expirer au corps de garde, mais après les premiers secours, étant revenu à lui, j’ai cru les renvoyer tous deux d’autant plus que le combat avait eu lieu *sans surprise*(35). »

Bien entendu, le duel établi contre Montjean ressemble à tous ces affrontements visibles sur les Champs-Élysées. Ce défi est malgré tout un acte grave et solennel, même s’il est interdit, mais ici il ne semble pas revêtir de préparation particulière par les témoins.

En fait, si Montjean décide de se battre, c’est parce qu’il est frappé de plein fouet par la remarque assassine de sa femme : « Il est trop plat pour se battre. » Blessé dans son amour-propre, il court chercher son épée, veut se battre dans la minute. La cuisinière et la fille de boutique le retiennent ; affolées, elles s’adressent durement à la femme et prennent parti pour l’époux : « Est-il possible Madame que vous exposiez comme cela votre mari ? » Leurs paroles ont le mérite de la clarté : les domestiques savent juger leur maître ainsi que la bienséance qui sied à leur état. Les disputes incessantes du couple ont soudain une odeur de sang intolérable. Pour la cuisinière et la fille de boutique, l’appel au duel ne suscite aucun fantasme ni attrait, aucune identification à l’aristocratie : elles sont tout simplement face à un acte dangereux ; une épouse ne doit pas laisser son mari l’accomplir.

Comment Montjean possède-t-il une épée ? Car le port d’armes, interdit au roturier, est réservé à la noblesse, mais, et les chroniqueurs en parlent souvent, il semble facile de passer outre les interdictions. Le soir, résolu à se battre, Montjean se couche, tout en ayant auparavant pris soin de préparer quelques affaires : de l’eau, du vieux linge et de vieilles bandes. Pauvres atours. « Que je préparai sur la cheminée au cas que je fus blessai le lendemain et je fis tout cela devant ma femme. »

Cette ostentation a quelque chose de désespéré tandis que l’épouse s’endort sur le canapé, sans compassion, le traitant de monstre. Dans cet imbroglio, empli de panique, Montjean conserve quelque attention pour elle, la recouchant à plusieurs reprises, car elle se réveille constamment. Curieuse épouse : le voyant partir le lendemain matin vers les six heures, elle lui recommande « avec un cœur qui redouble son action […] pourquoy prenez vous votre épée d’acier prenez plutôt que votre épée noir elle sera plus de défense ».

On est à nouveau renvoyé à l’étrange relation de ce couple, que, jusqu’ici, aucune autre archive ni aucun document ne nous a dévoilée de cette façon :

tenir à, détester, entendre être libre, se vouloir immergée dans les habitudes d'une autre classe, préserver celui qui est officiellement votre mari et qu'on dit haïr, sont les maillons énigmatiques d'une association économique fondatrice, ainsi que les traces d'une sorte d'attachement diffus dont aucun des deux partenaires ne saurait dire le nom.

Prétention abusive, le duel est un moment où les événements vont se défigurer : cet acte détient une place trop « haute » dans la mentalité de l'époque pour être ainsi vécu à la hâte avec n'importe quelle épée.

Après avoir pris l'eau-de-vie et la bande pour prévenir tout écoulement de sang, Montjean se rend au Palais-Royal. Personne. Il attend un quart d'heure, voit une silhouette s'approcher, sa femme : pourquoi est-elle là et prononce- t-elle ces propos aussi violents après un semblant d'attendrissement le matin même ? Montjean les transcrit dans son Journal : « Comment ils ne sont pas venus, j'en suis surprise car ils ont plus de cœur que vous, ils viendront. »

Le rôle ambigu des domestiques

Lassé, Montjean attend encore, puis s'en va : la scène du duel n'en est déjà plus une, c'est une caricature de ce qui, habituellement, est un rite mortel. Sa femme le suit, puis, sans délicatesse, hèle un fiacre pour aller chez les Riché, rue du Mail. Tranquille, Montjean rentre chez lui et trouve ses domestiques emplis de commisération : « La cuisinière était bien inquiète ainsi que la fille de boutique et me dirent : comment une honnête femme peut mettre en danger son mari vis-à-vis de polissons comme cela. »

Les domestiques occupent décidément une place particulière : dans une maison comme celle des Montjean, ils assistent à tout ce qui se passe, s'occupent des enfants en l'absence des parents et font souvent preuve d'un réel bon sens. Ils « sont » de la famille alors qu'ils n'en sont pas, ce qui explique leurs allées et venues, parfois troubles, entre mensonge et vérité pour garder leur place mais aussi dire ce qu'ils pensent. Ici, le terme « honnête femme » indique le respect obligé vis-à-vis de leur maîtresse, tandis que le reste de la phrase exprime l'indignation, et sans aucun doute la vision qu'ils se font d'un couple. Certes, ils ont assisté, comme beaucoup d'entre eux, à de nombreuses scènes révoltantes, et ont fait quelques compromis sur les attitudes des uns et des autres. Pour eux, sûrement quelque peu attachés à la famille, le duel ne peut entrer dans cette maison,

il n’y a pas sa place.

Dans ce foyer, on l’a dit, il n’y a qu’une cuisinière et une fille de boutique, ce qui est peu ; elles sont au courant de tout. La domesticité d’ailleurs est une population qui habite la scène littéraire et théâtrale : Molière et Marivaux en ont fait des personnages principaux. Le métier est très hiérarchisé : le domestique confident, le valet, le laquais, les femmes de chambre des grands n’ont rien à voir avec les servantes d’auberge. On les dit détenteurs de tous les secrets, intrigants, médiateurs ou parfois épris de perturbations(36). Toute une circulation culturelle s’organise à partir du monde domestique : des interactions s’établissent, des modèles sont empruntés par ces classes intermédiaires. Très souvent, le domestique est pris dans le réseau des apparences mais s’introduit mal dans la vie complexe et agitée de ses maîtres, selon ses propres jugements, d’autant que, dans le milieu de la boutique et de l’artisanat, les serviteurs ne sont pas aussi nombreux que dans les grandes maisons. La réussite sociale des uns et des autres est bien différente.

Dès lors, dans ce cadre si singulier du duel manqué et de la violence entre les Riché et Montjean, on ne peut être surpris de l’implication des domestiques. La fille de boutique et la cuisinière interpellent Mme Montjean, la retiennent dans sa colère pour lui dire vertement que son attitude est choquante.

Ces reproches ne vont pas l’atteindre ; en voyant que les Riché ne sont pas venus au rendez-vous(37), elle prend pourtant leur parti une nouvelle fois ; n’a-t-elle pas dit : « Je suis surprise, je suis sûre qu’ils viendront, car ils ont plus de cœur que vous. » La gêne est perceptible, car peu après, rentrée chez elle, elle voit arriver le fiacre des Riché. Entre eux, fusent des mots cinglants : « C’est donc comme cela, Messieurs, que vous vous trouvez un rendez-vous, que vous le donnez en faisant les braves, mon mari vous a attendus. »

Les domestiques assistent à ce monde à l’envers, peut-être pas aussi atypique qu’on pourrait le croire. D’une part dans l’esprit de l’épouse, son mari « plat » est un pleutre, mais, d’autre part, ses adversaires, finalement, s’avèrent sans foi ni courage. Elle enrage « vif » contre tous, admonestant les uns et les autres, aussi mécontente de ses amis que de son mari, ce qui crée un porte-à-faux quasi inextricable. Serait-elle éternellement insatisfaite, sa vie de rêve se révélant inatteignable ? La force de ses accusations n’est pas tolérable : elle injurie des hommes pour leur lâcheté et de plus se préoccupe d’un acte « sacré » et symbolique alors que le duel est

affaire virile. Les deux Riché, pris d'une colère inouïe, hurlent et tapent des pieds, puis s'exclament : « Comment est-ce possible que ce sont les femmes qui se mêlent des rendez-vous à présent, c'est ce que nous n'avons jamais vu et ne verrons jamais. » Leur identité masculine a été blessée, et cela de plein fouet : l'épée et le sang sont signes de noblesse, d'honneur et de virilité auxquels les femmes n'ont pas de part.

Tandis qu'enfle la querelle au-dehors, Montjean, sans doute amusé par l'incident, fait croire à la fille de boutique et à la cuisinière qu'il est très blessé. Elles tremblent et en même temps s'étonnent, puisqu'elles sont en train d'entendre la dispute. Mauvais vaudeville. Dès lors, il les rassure vite, constatant que sa plaisanterie leur fait du mal ; Montjean se plaint alors d'un très douloureux mal de tête.

Finalement l'épouse agitée reprend le fiacre pour aller chez Deligny et l'incident paraît clos, quand soudain, Riché entre dans la chambre de Montjean située à l'étage, et s'écrie : « Me voici au rendez-vous » ; « tenant une épée de deux aunes sous son bras la mine pâle défaite, il avait l'air à moitié mort ».

Voici Montjean cinglant car c'en est trop pour lui. Il lui décoche une phrase humiliante : « Ce n'est pas l'épée que vous méritez mais le bâton. » Riché se voit renvoyé à l'étage des « malandrins » et non à celui tant espéré de la noblesse. Et Montjean se précipite sur Riché avec son bâton. Les domestiques le retiennent sans pouvoir éviter que Riché ne cherche à tirer son épée avec rapidité. Devant le danger, Montjean ordonne à la fille de boutique de fermer prestement les verrous et de courir chercher la garde et le commissaire. Le scandale est à son comble, l'affolement gagne tout le monde et Montjean hurle : « Il faut faire coucher ce drôle au Châtelet. » Appeler la garde et trouver un commissaire n'est pas si simple, surtout quand les conflits sont d'ordre privé, même si c'est un réflexe fréquent ; on hèle donc par la fenêtre un « savoyard » pour faire la commission ; dès que cet inconnu entre, Riché, pris de panique, descend les escaliers quatre à quatre pour se sauver chez Deligny.

À nouveau, se perçoit la féroce collusion contre Montjean qui anime les amis de sa femme, alors qu'ils sont constamment reçus chez lui ou invités par lui. Il faut dire que Deligny a poussé son ami Riché à aller à ce duel et à ne pas manquer son rendez-vous, comptant sur la peur de Montjean. Chez Deligny, Riché trouve la femme Montjean en peignoir en train de se coiffer[38]… Aussitôt, elle lui demande : « Comment cela s'est-il passé ? » Comment Montjean, qui n'a pas assisté à la scène, l'a-t-il appris ? Sa femme

ou l'un des témoins a dû le raconter alentour et la rumeur lui en est parvenue. De plus, que fait-elle en peignoir en ce lieu, alors que Montjean a souvent affirmé « quel ne lui manquait pas » ? D'après les témoins, Riché est mort de peur, blanc comme neige, les jambes tremblantes, se remémorant à demi-mot la scène du bâton et sa peur du commissaire. « Faire duel » sans avoir droit au port de l'épée peut mener à la prison. Dans la pièce, se trouve le banquier Bonod, déjà rencontré dans le Journal, qui était là pour affaires avec Deligny ; il s'étonne de la « folie » de Riché et le tance : « Comment ? c'est vous qui vouliez vous battre avec Monsieur Montjean mais vous êtes à moitié mort il vous aurait tué car vous n'êtes pas en état de vous battre. » Il lui conseille d'en rester là de peur que les autorités de justice ne s'en mêlent et lui intime de ne « parler à personne ».

« Ne parler à personne » : promesse impossible à tenir ; les mots sont dangereux si les langues se délient. Le secret n'existe quasiment pas au XVIIIe siècle, mais plutôt les non-dits, les rumeurs, les réputations faites et défaites au gré des paroles, des mots couverts et des chuchotements. L'originalité, d'ailleurs, du Journal, est de se rendre compte qu'en dehors des frères, sœurs, parents, beaux-parents, domestiques et pseudo-amis, le groupe semble clos. Autour il ne semble y avoir personne : un monde fermé, vivant ses avatars sur lui-même, axé sur une seule personne qui fait tourner en tous sens le manège. On ne sait rien ni des voisins ni des clients ; chose étrange pour un XVIIIe siècle artisanal si peuplé de dires, d'événements, d'émotions, de nouvelles, fausses ou non. Le groupe Montjean semble vivre dans une relative solitude sociale. Certes, Montjean n'a pas le temps de tout écrire, tant il est obsédé par les actes de sa femme. Mais le paysage ambiant reste le même : jardin, café, maison, sans autre description que les événements qui s'y déroulent.

C'est une des originalités de ce récit que de dépeindre des faits relativement intimes à l'intérieur d'une petite société, sans que rien ne se sache des situations extérieures ou de l'environnement naturel, politique ou social. La rapidité d'écriture du mari, poussé par d'éternels problèmes, l'empêche de vivre de plain-pied son époque. Le tourment psychologique est un frein à la conscience historique.

Chaos après duel

Organisé de façon bancale, avec des moyens de fortune, sans aucun respect des règles, « l'événement duel » provoque la catastrophe. Les amitiés se déchirent, les reproches fusent en tous sens. Montjean prend soin de noter ce que Bonod a dit à Riché : « Vous n'êtes pas en état de vous battre, je vous conseille de laisser ceux-là et de ne plus rien faire, car si vous aviez le malheur de le tuer, sa famille prendrait fait et cause de cela et l'on vous arrêterait… »

Le conseil du banquier Bonod est précis et touche directement à la relation entre époux au regard de la justice. Tout se dérègle donc à cause de cette parodie de duel ; les mêmes scènes se reproduisent, mais avec davantage de violence. Montjean continue à écrire des lettres aux deux sœurs de sa femme, à Rohault son beau-père, et redit à nouveau, tel un refrain de plus en plus désespéré, son malheur. Son beau-frère se charge de lui répondre et les mots sonnent durement dans le Journal : « Père vous l'avait bien dit qu'elle vous en ferait voir davantage, vous l'avez refusé quand il vous a offert de mettre votre femme au couvent, il vous a dit que si vous refusiez l'offre [qu'il] vous faisait il n'en se mêlerait plus et que vous auriez beau lui faire des reproches sur votre femme ! » Les amis, les frères et sœurs répètent tous la même chose. Montjean écrit : « Vous ne deviez pas faire ce maudit voyage d'un mois chez votre père que je ne la connais plus car elle ne sait pas ce que valent six livres, elle ne travaille plus et ne pense qu'au plaisir. »

Apaiser la querelle

D'autres personnages se préoccupent du couple avec affection. Il faut à tout prix une réconciliation, les dégâts sont trop graves. Deligny, conciliateur, tente de persuader Montjean de ne pas porter plainte chez un commissaire afin d'éviter tout déshonneur à sa femme. L'argument, si

amical qu'il soit, est assez fallacieux, parce que, dans cette longue histoire, Montjean lui-même le subit. Un artisan doté d'une femme au bord de la débauche en assume obligatoirement toutes les conséquences. Deligny ajoute qu'il lui faut faire revenir sa femme chez lui et se raccommoder tout doucement avec elle. Il prévoit alors d'organiser un dîner pour cela. En dépit de ce conseil, Montjean fait sa déclaration chez le commissaire, sans rien en dire.

Deligny retourne le voir, avec M. Bonod, et, tout surpris, trouve encore Mme Montjean ainsi que les deux Riché. Quoi qu'il arrive, qu'ils se fâchent ou se réconcilient, le groupe, d'une façon ou d'une autre, se reconstitue. Les événements prennent un tour surréaliste ; Montjean raconte alors que même M. Bonod emmena sa femme chez lui, sans précision. On se demande comment le mari peut accepter tant d'excentricités.

Il écrit : « Et la grosse bête de Deligny fit la partie avec les deux Riché et le beau-frère de Coulon, digne procureur de Mme Montjean, qui était chez lui. Les voilà tous partis pour aller dîner au bois de Boulogne. Ils entrent dans un café où ils prennent des perches et achèvent de s'enivrer, de là ils vont rue du Pélican. Ils étaient si saouls qu'ils ont pris un fiacre et l'ont ramené chez lui et qu'il ne se souvient plus qui l'avait couché et il avait fait le parti pour le lendemain d'aller dîner au pré Saint-Gervais. » Oui, dîner, boire, manger comme une ronde infantile ; il est même des chansons pour en faire l'éloge :

Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Chloris, Églé me versent de leur main
D'un vin d'Aï dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler le bouchon.
Il part, on rit ; il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante(39).

Le dîner d'apaisement est prévu chez les Bonod qui font partie de la roture, mais la fonction de banquier met forcément Bonod en contact avec une société friande de plaisirs voluptueux. La transmission se fait ainsi, et « paraître comme » devient une habitude. Le modèle et la nouveauté des plaisirs de la table sont très communs, après un siècle de Louis XIV plutôt

sombre ; et le monde des petits-bourgeois et de l'artisanat, ayant ces spectacles sous les yeux, est épris de ces modes de vie qu'il apprécie d'une part, vit autrement et qui le fait grimper, semble-t-il, dans l'échelle sociale. À la fin de l'Ancien Régime d'ailleurs, un nouveau métier apparaît, en plus de celui de traiteur : le cuisinier, qui sert des plats chez lui – ce sont les restaurants. Ce mouvement s'accélère avec la Révolution et le cuisinier s'écarte ainsi de l'aristocratie, devient indépendant, tandis que les consommateurs, en ces lieux multiples, peuvent goûter leur plaisir. Ces clients, artisans aisés, avaient déjà commencé ces pratiques avant la Révolution, allant de cabaret en établissement comme les Montjean, Riché, etc., même si la famille Montjean avait une cuisinière à demeure, rôle important sur le plan matériel comme sur le plan psychologique. L'idée d'apaiser le climat conflictuel autour d'une table est donc une bonne intention.

Mais le souper chez les Bonod ne se passe pas comme prévu dans les règles de la modernité aristocratique, puisque Mme Montjean reprend ses terribles diatribes sur l'inanité et le malheur de sa condition de femme d'artisan. Les Bonod quittent la table et reconduisent le couple, tentant une nouvelle conciliation.

L'infernale spirale des invitations continue : au moment de partir, voici les Bonod invités le lendemain chez les Montjean qui acceptent la proposition après une légère résistance (on peut les comprendre). Dans cette exaltation de repas incessants, se terminant tous de façon catastrophique, et recommençant éternellement, se profile sans doute la recherche plus ou moins consciente d'une « normalité » de bienséance et de plaisir qui, malheureusement, n'intervient jamais. Tout ce monde est dans une impasse ; personne ne peut la résoudre ; l'épouse se retrouve telle une toupie affolée, affolante, sans direction.

On ne saura pas comment s'est déroulé le nouveau dîner Montjean-Bonod. Le journal laisse blancs des espaces de temps où rien n'est noté. En ce début du mois de novembre, la situation non seulement n'est pas changée mais elle s'aggrave largement. Des disputes entre Deligny et Montjean se terminent par de nouveaux débordements de vin et de soûleries, tandis que Mme Montjean tente une nouvelle action : demander à ses amis de renvoyer son mari dès qu'il apparaît, afin de ne pas dîner avec lui. « Je ne veux jamais sortir avec ce monstre-là », clame-t-elle à tout bout de champ, dès qu'une invitation est lancée. Choqués, les amis refusent. Bonod s'insurge : « Je ne sors pas sans votre mari » ; sur ce, Mme Montjean

part avec Deligny. Il faut les chercher partout, « y compris dans tous ces petits endroits où l'on dîne et où l'on boit de la bière », sans succès. Du restaurant, les voici descendus à la Taverne. Parvenus chez Deligny, seule sa cuisinière les reçoit ; il n'y a personne d'autre. Indignée de tout ce qui se passe sous ses yeux, elle se plaint longuement, à la fois attristée et choquée de voir son maître Deligny sous l'emprise d'amis en débauche. Elle raconte même qu'il a à présent énormément de dettes et que c'est pitié de le voir vivre ainsi : « Mon maître ferait mieux de payer ses dettes que de se divertir comme il fait pendant qu'il a été en vacances on est venu pour saisir et enlever ses meubles sans son clerc qui a demandé du temps on les lui aurait vendus, il est vrai qu'il a payé aussitôt dès son arrivée, vous ne pouvez savoir comme votre femme lui fait dépenser de l'argent. »

Suit un long récit détaillé de leurs ribotes, des grands dîners donnés par Deligny, des huîtres, du vin blanc, des pêches à l'eau-de-vie, etc. Averti, Montjean demande fermement à la cuisinière de ne plus jamais recevoir sa femme, ce qu'elle promet aussitôt.

Ce détail fait revenir au problème de la domesticité : tantôt aidante ou confidente, fiable aussi, elle peut se montrer dénonciatrice, fourbe, mensongère et provoque parfois des troubles dans l'intimité des ménages. C'est ce qui arrive ici. Après être passé chez ses belles-sœurs où sa femme n'était pas, Montjean rentre chez lui. Son épouse étant tout juste revenue (à nouveau en fiacre) de la Comédie, il lui raconte ce qu'il a appris sur ses frasques, où Deligny si malade a été obligé de s'aliter. Il ajoute entre commentaires et déclarations, « qu'autant auparavant elle avait été respectable autant elle se déshonorait ».

Évoquer son déshonneur est un moment grave. Elle le sait. Montjean, mécontent, muni des nouvelles données par la cuisinière, va sur-le-champ chez Deligny et lui conte « tout ce que sa domestique avait dit sur lui ». Deligny nie tout, laisse partir Montjean ; il reçoit aussitôt la visite de Mme Montjean (les événements vont si vite qu'ils ne laissent à personne de répit), et lui explique tout. « Elle chanta “pouille[40]” à la cuisinière qui nia qu'elle m'avait parlé ni vu, puis se jeta en pleurs au pied de ma femme assurant que je lui avais tiré les “vers du nez” et avait dit qu'il allait écrire à son beau-père pour faire mettre sa femme au couvent, promettant en plus de ne plus ouvrir sa porte à Montjean. »

Promesse sur promesse, mensonge sur mensonge, le bouleversement de paroles dites puis contredites est à son apogée. Montjean, obsessionnel,

perdu dans sa quête insensée, retourne dans l'après-midi chez Deligny. Celui-ci, excédé, lui rapporte que la domestique nie tout ce qu'elle lui avait dit ; il la sonne. Elle assène alors à Montjean la phrase suivante : « Monsieur vous êtes cause que mon maître a voulu me mettre à la porte, cela en pleurant, voulez-vous m'ôter mon pint [manger mon pain] et aller inventer tout ce que vous avez dit à mon maître je ne vous ai jamais rien dit et c'est avoir l'âme bien noire que d'avoir inventé. Je lui dit, ma mie, vous êtes une fourbe de nier et je ne l'ai pas inventé, Deligny et moi-même, c'est la vérité que tout cela et il sait à quoi s'en tenir quand il a voulu vous mettre à la porte, je lui di de ne pas le faire, cela n'en vaut pas la peine. »

Maintenant sa version, Montjean quitte la maison Deligny pour s'en retourner chez lui ; là il trouve les Bonod, deux autres personnes et sa femme qui les prie de venir dîner le lendemain (encore !) pour discuter et peut-être trouver une issue. En effet, elle leur avait parlé d'une possible séparation de biens et leur avait demandé de ne pas s'interposer dans cette démarche. Décidément, tout se défait à vive allure.

Malgré le récit animé de Montjean sur les activités de sa femme, les Bonod plaident douceur et conciliation. À la fin du dîner, comme d'habitude, revient la litanie de l'épouse. Mme Bonod rétorque à nouveau, et revient sur l'emportement de l'épouse qui, de fureur, renverse la table ; « Mme Bonod n'eut que le temps de se sauver bien vite et de mettre son mantelet. » Montjean sort en hâte et dit : « Je pars à l'instant pour Gisors chez votre père raconter votre vie. »

La crainte de l'épouse Montjean vis-à-vis de son père est viscérale (son lien avec lui est d'une grande force), dès qu'il y a menace de le tenir au courant des agissements de sa fille, elle s'écroule, terrifiée. Voici ce qui se passe : quand son mari repasse chez lui pour prendre une pelisse à apporter à une cliente, il trouve sa femme en pleurs, tremblante, lui disant qu'il ne l'aimait pas. Montjean, à nouveau, se radoucit ; apprenant que sa femme est tout de même prête à réitérer sa visite chez le commissaire, il la devance, court chez lui pour entendre de sa part ces paroles déjà exprimées : « Ne penses-tu pas à enfermer ta femme ? C'est mal. » Et Montjean de s'excuser presque. Les scènes se suivent et se ressemblent dans un tournis inimaginable. Comment vivre ainsi ?

Pour la troisième fois, une démarche a donc été effectuée auprès de la justice : de fait, les deux époux la sollicitent à chaque crise. Cela confirme le schéma historiographique selon lequel la police, les commissaires et le lieutenant général lui-même ont très souvent pour mission la conciliation,

sans emprunter journellement la figure de la répression. Il serait intéressant de savoir à quel moment ils décident d'intervenir de façon punitive et quand ils estiment que l'enfermement n'est pas nécessaire. Dans le cas des Montjean, il n'y a pas de délit, pas de mauvais traitements avérés et répétitifs, pas de faillite retentissante. Aucune urgence ne s'impose, ni obligation de sanction. D'autre part, les demandes d'enfermement de famille, dans le dernier quart du siècle, sont de plus en plus rares ; elles lassent la monarchie, détachant petit à petit son regard de la vie privée de ses sujets(41).

D'ailleurs, Montjean et sa femme ne procèdent jamais par demande officielle auprès du lieutenant général, ce qui est étonnant. Ils n'utilisent pas la procédure normale, mais prennent librement rendez-vous chez le commissaire ou lui écrivent. Tout cela avec naturel et évidence ; à remarquer que le commissaire Laumonier tutoie Montjean, tutoiement qui prouve une sociabilité, peu entrevue dans les livres d'histoire. Mais il faut sans doute rappeler que dans son quartier, le commissaire connaît presque tous les habitants, leurs heurs et malheurs, et tisse avec eux des liens où s'organisent autant de bienveillance que de postures d'autorité. Ainsi la vie quotidienne révèle des liens avec le commissaire qui apportent beaucoup à notre connaissance de l'agencement judiciaire. Ce serait un sujet d'histoire à part entière.

À plusieurs reprises, l'attitude du mari fait comprendre qu'il n'y a malgré tout pas de symétrie entre les deux positions sociales : certes il peut facilement s'entretenir avec le commissaire, mais en allant le voir, « il s'habille » correctement ; c'est son expression. Ce vêtement qu'il s'oblige à revêtir a de nombreuses significations, dont le respect dû à l'autorité de police, sa préoccupation, déjà mentionnée, de sa représentation et de son honneur, l'importance du paraître, soulignée au moment de l'incident dû à son bas légèrement troué. « L'homme du peuple respire un air de mode. La nouvelle consommation masculine de vêtements […] le sentiment d'une représentation désormais nécessaire. Utilitaire, le solide compose avec le futile, les familiers des grands et les aisés en régissent une capacité de consommation directement liée à leur faculté imitative, décuplée dans le contact des rapports quotidiens(42). »

Un changement d'attitude

Vers la mi-novembre 1774, bien que Mme Montjean ait promis à son mari et à ses amis de reprendre son ouvrage, rien ne se passe comme prévu. Son attitude change : elle ne veut plus sortir avec son conjoint ni être accompagnée par lui, refuse d'aller chez les amis de Montjean, tels les Bonod qu'elle voyait si souvent. Malgré tout, son mari souligne qu'elle sort toujours abondamment et se répand « en sottises et horreurs continues ». Elle dit aller parfois chez sa sœur Cochereau, ce qui se vérifie car celle-ci rapporte à Montjean la manière violente dont elle se répand contre lui. « Elle dit même […] que j'avais dit dix mille horreurs sur elle, on me conseille d'aller au bureau de M. Cochereau, j'y allai pour lui montrer la lettre déposée où elle parle mal de son père et de ses sœurs, et je lui contai une partie de ma vie. »

Cochereau réagit rapidement à ce discours et, rassurant Montjean à nouveau, il se refuse à voir à nouveau son épouse. « D'autant qu'il avait su le train qu'elle avait fait à sa femme, l'avait rendu malade, qu'il aimait sa femme et n'avait pas besoin qu'elle tomba malade. »

Rentré chez lui, Cochereau informe sa femme des vilenies de sa sœur et la somme de ne « plus l'attirer chez elle car elle vous fera d'autre train encore ». L'après-midi, la dame Cochereau visite sa sœur et lui fait part de la lettre, la femme Montjean s'écroule en pleurs, comme elle a l'habitude de le faire, et dit « que c'était la vivacité qui lui avait fait écrire cela, mais que jamais de sa vie elle n'aurait aucun bruit [fâcherie] avec elle et elles s'embrassèrent toutes deux, mais le soir elle me fit une scène terrible pour avoir montré la lettre et voulu que je la lui rende ». « Je n'ai jamais voulu », écrit Montjean.

À cet instant la situation se renverse et devient véritablement judiciaire. Auparavant, on parlait d'aller chez le commissaire ou le lieutenant général, de faire une demande d'enfermement, mais rien n'aboutissait réellement. Cette fois, Mme Montjean prend l'initiative, prête à faire un faux témoignage : « Elle m'a dit qu'elle ferait la séparation de biens qu'autrefois son père avait voulu qu'elle les fit et qu'elle lui *offrirait* de la faire et de faire ses volontés que s'il voulait la prendre avec lui, qu'elle irait et qu'alors elle je lui dirais que je suis un joueur et un homme qui mange tout en courant les académies de jeu, ce qui est faux que je défie que personne ne mes jamais vu dans les académies. »

Après cette déclaration, pourtant, Mme Montjean poursuit sa vie de repas, sorties et ribotes, allant chez Deligny et avec lui dans toutes les promenades, accompagnée aussi de Coulon que Montjean appelle « son

digne procureur ». C’est quai de la Râpée que tous se retrouvent car on y mange de bonnes matelotes, paraît-il. Pendant ce temps, la petite fille est laissée seule et Montjean dit faire d’innombrables allers et retours chez lui pour voir si sa femme est ou non rentrée. Tous les reproches adressés à Deligny ne servent de rien ; ce dernier vient constamment la chercher à la maison pour sortir, souvent avec le garçon imprimeur de M. Simon.

Un soir, alors qu’il rentre chez lui, il apprend par sa cuisinière que Deligny et le garçon imprimeur ont encore fait demander son épouse par l’intermédiaire d’un « savoyard » venu sonner à la porte. Montjean s’écrie et note dans son Journal : « Quel exemple dans un quartier d’envoyer chercher par un savoyard une honnête femme à 4 heures 30. »

Le spectre de la prostituée lui monte au cœur et dans cette diatribe, beaucoup est dit : Montjean, lui aussi, tient à être reconnu comme membre d’une classe sociale digne, bon représentant d’un artisanat sérieux. Son problème n’est pas de « paraître » par lui-même, son vêtement, ses habitudes alimentaires, ses sorties, mais bien la peur du mauvais exemple. Or, celui qui pouvait à ce point défaire son honneur, c’est bien le « savoyard(43) » venant chercher sa femme. L’« aller » officiellement chercher, comme si elle ne pouvait avoir d’autres compagnies, c’est franchir une nouvelle limite, agir avec elle comme avec une prostituée. Encore une fois, le mari va s’effacer devant sa femme : il tonne, crie que « ce n’est pas respecter une femme que de se faire chercher par un savoyard ». À nouveau discorde et mensonges : Mme Montjean dit qu’elle venait de chez sa sœur (tout en enrageant de ne pas se rendre à la Comédie avec Deligny). En colère, son mari écrit de suite aux Cochereau ; ils ne répondent pas, refusent de le voir et promettent de « l’affubler de la belle façon à coups de bâton » et ce serait au domestique d’accomplir cet acte. Décidément, les serviteurs sont de toutes les tâches : apitoiement, soins, conseils prodigués à leur maître, ruses, mensonges et aussi coups assenés à ceux qui sont haïs des maîtres. La domesticité a l’avantage d’être absolument au courant de tout, de colporter à autrui les secrets des ménages et donc de fabriquer un climat social particulier où envies et jalousies s’interpénètrent. Le personnel de maison reflète les premiers pas de l’opinion publique versatile qui émerge au milieu du XVIIIe siècle.

Prévenu de ce possible accueil, Montjean évite tout contact et note dans son Journal qu’il n’a rien d’un pleutre, parce que, s’il avait « reçu un chèque du domestique, il l’aurait tué »…

L'interruption du Journal

En janvier 1775, le Journal se brouille. Le style du récit change ; il s'agit toujours de la même écriture, c'est bien celle de Montjean, mais il ne s'exprime plus à la première personne. Entre en scène un certain Blondat procureur au Parlement : « Le 28 janvier 1775 le sieur Blondat procureur au Parlement dit au plaignant(44) qu'il n'avait pas d'autre conseil à lui donner que de s'entendre avec le sieur Rahault(45) pour faire mettre l'épouse du plaignant pendant quelque temps(46) ailleurs pour la tirer à son esprit de dissipation à son père. » Montjean a-t-il réellement porté plainte ?

On approche de la fin du Journal écrit de façon peu lisible, et dont les feuilles sont tâchées de boue. Cela ne permet guère de comprendre ce qui se joue dans ces événements, qui semblent n'avoir aucun sens. D'après ce que l'on devine, Mme Montjean est de plus en plus accompagnée de sa cuisinière, pour aller à la guinguette, n'ayant plus même de respect pour son rang auquel elle tenait tant. Elle ne cherche plus la compagnie des grands. Montjean, lui, travaille toujours au milieu de ces tempêtes et trouve sa maison délaissée « ny femme ny servante enfants à l'abandon », une sorte de saccage familial. Le savoyard garde les enfants et les effets. Malheureux, le père ne sait pas comment réagir.

Une feuille volante non datée conclut (ou plutôt ne conclut pas) cette aventure : il y est question des enfants dont Montjean s'est souvent occupé, les couchant et leur donnant à manger. Cette fois, elle lui interdit de les caresser, et le couple se bat violemment. Un autre jour il reçoit une lettre de Hollande (on sait qu'il a des affaires là-bas) mais, absent, sa femme la décachette et trouve une lettre de change de 156 livres à tirer sur leur banquier. Elle fait mettre l'endossement par une personne, qui signe Montjean et reçoit toute la somme. Montjean n'apprend cela que bien plus tard, elle avait déjà acheté une robe de mousseline avec… La dernière phrase du texte semble indiquer le renvoi de la domestique.

Après, on ne sait plus rien, ni ce que deviennent les Montjean et leurs enfants, ni quel type de disputes colériques viendront encore colorer ces existences sous une impulsion où le désespoir se mêle aux attachements.

Ainsi se termine le Journal. Nul ne saura jamais pourquoi il a été interrompu, ni pourquoi Montjean, soudain, se nomme « le plaignant », pour revenir ensuite au « je » sur quelques lignes. On ne sait pas davantage ce que devient son épouse, ni si une procédure fut lancée à son encontre. Le manuscrit reste silencieux ; un dossier isolé parmi tant d'autres.

« Documents de diverse nature », indiquaient les dossiers venant de l'Office du commissaire Desormeaux…

Quelle fin, entre histoire et fiction ?

Tout juste pouvons-nous tenter d'imaginer une fin probable. Voici un paradoxe auquel s'atteler : en effet, comme le disait Paul Ricœur, l'historien doit intérioriser sa connaissance de la fin de l'histoire tandis qu'il fait ses recherches. Il se fait une idée du devenir des personnages qu'il étudie. Étant données les lacunes archivistiques, nous ne pouvons qu'imaginer des vraisemblances dans le cas du couple Montjean. Certes, le manuscrit fait partie d'une série judiciaire, mais il s'y trouve isolé en même temps que d'autres papiers n'ayant aucun statut juridique. Ce Journal constitue une fraction de ce qu'on appelle, dans le jargon des Archives nationales, un « reliquat », c'est-à-dire des dossiers ne pouvant être véritablement classés ou inventoriés. Bien sûr, la lecture du Journal indique qu'il y a eu des relations avec la police : deux commissaires sont nommés ainsi que le lieutenant général de police, personnes éminentes du royaume. À remarquer encore que le lieutenant tutoie Montjean, ce qui n'est pas courant, mais nous ne pouvons aller au-delà de cette constatation. Se connaissaient-ils ? Rien ne le prouve. L'entourage de M. Montjean a sûrement pensé à faire enfermer sa femme à la prison de la Bastille d'où sa rencontre avec le lieutenant général de police. Or, non seulement le mari n'y était pas résolu, mais son interlocuteur, en une phrase rapide, l'en a dissuadé.

La fiction devient nécessaire devant l'absence de données. Sans aucune preuve, mais en constatant à quel point l'épuisement gagne Montjean, on peut penser à un autre dénouement. Le milieu familial s'étant toujours montré très intrusif et influent, il est fort possible qu'il ait été demandé pour la femme Montjean un séjour au couvent. C'est une hypothèse qui a ses mérites au regard de la situation.

À l'époque, cette mise au couvent est relativement fréquente. De fait, dans une autre série présente dans les Archives nationales, se trouvent les dossiers de femmes enfermées au couvent, notamment ceux des Madelonnettes[47]. Là se lisent des lettres de maris recommandant leur femme à la supérieure. Des règlements stricts à observer, des notations sur le comportement de ces femmes ainsi que des demandes de pardon de la

part des détenues y sont aussi conservés. La vie au couvent est loin d'être agréable. Un exemple suffit à le faire comprendre : en 1779, un mari courroucé demande que soit retirée à sa femme toute la nourriture qu'elle aime et qu'elle soit obligée à faire de longs ménages… Cela serait une punition sévère pour Mme Montjean.

Mais cette issue dépend largement d'un facteur essentiel : l'amour. Une alternative s'impose à l'historienne. Soit M. Montjean, encore attaché à sa femme, résiste aux familles et tente vaille que vaille de rétablir sa maison ; soit, épuisé et se trouvant sans issue, voulant préserver ses enfants, il accepte et signe la demande de mise au couvent. La lecture du texte de son Journal, les crises répétées, sa crainte croissante de se voir déclassé, ont mis son amour à rude épreuve. La placer au couvent serait un soulagement pour lui, et pour elle le début d'une sombre épreuve, loin des joies du petit Paris libertin.

Comprendre ?

Avec patience et impatience, nous avons essayé de suivre et d'analyser bon nombre de turbulences domestiques et amicales, rarement présentes dans les sources historiques traditionnelles. Nous avons couru d'un lieu à l'autre, d'une chambre à un restaurant, d'une cuisine à des maisons de jeux sans autre raison que de comprendre le tourment d'un artisan plutôt aisé, secoué, ballotté, excité et inquiété par les activités ludiques de sa femme, laquelle a choisi, contre toute attente à l'époque, de ne pas travailler. En historienne, nous avons voulu comprendre, interpréter, décrire aussi ce morceau de vie. Non par ce qu'il pouvait sembler « fou », mais parce que chaque détail apportait de nouvelles connaissances sur les relations entre les classes sociales, les désirs d'un certain monde artisanal de se hausser vers les grands, sans le pouvoir, le désir féminin d'être entouré d'hommes participant aux fêtes requises et dilapidant le bien du couple. Société multiforme où domestiques et filles de boutique font aussi leur jeu à travers les mauvais jours par leurs tricheries, larmes et mensonges. Elles ne veulent pas perdre leur place au sein d'un couple dont l'indiscutable mésentente est une impasse : l'homme se dit sérieux (et le semble), tient à son honneur et à sa femme ; l'épouse, éprise d'émancipation et de plaisir, possède un tempérament violent qui casse et abîme. Sans compter son leitmotiv – « qu'elle ne veut pas travailler, que c'est un homme à nourrir une femme » ;

réflexion où il est difficile de décrypter véritablement l'aurore d'une époque émancipatrice…

CONCLUSION

Drôle de drame

Fragment isolé d'une vie mouvementée, ce Journal exclut-il toute représentativité ? À tout le moins, il fait signe. Rien n'est dit du monde social ou politique de l'époque tandis que se trouve décrit jour après jour, jusqu'à l'obsession, une situation somme toute banale, si elle ne prenait pas au fur et à mesure l'apparence d'un magistral champ de bataille psychologique et intime, où une dizaine de personnes se trouvent concernées dans un huis clos surprenant. Suivre le récit – et tout lecteur peut le ressentir – est tâche difficile, ne serait-ce que de se repérer dans les centaines d'allées et venues, de dîners pris à l'extérieur ou dans la maison, de rencontres avec des amis de hasard prêts à s'associer à la femme de Montjean dans ses désirs et ses rêves. Par moments, l'inquiétant style de Montjean semblant ne jamais respirer, on se perd entre le doute et l'impression qu'il serait impossible de donner tant de détails si clairs, justes, colorés, localisés, si cela se révélait faux. L'indéchiffrable, qui résiste à l'interprétation, ne veut pas dire que les événements soient incompréhensibles. Ils le sont dans une certaine mesure, mais dessinent des rythmes de vie si inhabituels et haletants[(48)] qu'il faut du souffle pour suivre les agissements de chacun, et, en même temps, se poser nombre de questions sur cette manière de vivre, dont il n'est pas sûr qu'elle soit habituelle…

Est-il historiquement important d'entrer dans ces infinis détails allant de la nature des aliments, aux repas préparés par la cuisinière, au petit trou dans le bas de Montjean, etc. ? On peut penser que ce sont des vétilles ; ce n'en sont pas – les anthropologues et les écrivains d'ailleurs sont plus attentifs que les historiens à ce grain des jours. Certains historiens avaient déjà entamé cette course inhabituelle vers le sens des détails ; Robert Mandrou et son histoire des sensibilités fut sûrement l'un des premiers, avec Lucien Febvre, tandis que vinrent beaucoup d'autres. Les *Vies minuscules* de l'écrivain Pierre Michon secoua les liens entre fiction et histoire. Bien avant lui, on peut encore penser à Michel Leiris[(49)] écrivant, dans *L'Afrique fantôme* : « C'est en poussant le particulier jusqu'au bout qu'on atteint le général, et par le maximum de subjectivité qu'on touche à

l'objectivité. » Écrits quasi iconoclastes à l'époque où ils furent rédigés. Plus tard, vinrent Natalie Zemon Davis puis Carlo Ginzburg, et la micro-histoire fit son entrée : « Même un cas limite peut se révéler représentatif soit négativement, soit positivement, car il permet de circonscrire les possibilités latentes de chacun. » Sur cette phrase, on aimerait opposer que les possibles latences de chacun ne peuvent s'observer qu'à l'intérieur d'une époque, d'un contexte social et politique, sans lesquels ils n'auraient pas de sens.

Quand Michel Foucault, et ceux qui l'entourèrent, écrivirent *Moi. Pierre Rivière*, les précisions apportées furent d'importance : « Il faut faire entrer dans la narration des gestes, des dialogues, d'objets qui d'ordinaire n'y ont pas place par défaut de dignité ou d'importance sociale [...]. C'est ainsi que de telles narrations peuvent jouer le rôle d'échangeur entre le familier et le remarquable, entre le quotidien et l'historique. Il faut d'autre part que tous ces menus événements – malgré leur fréquence et leur monotonie – apparaissent comme singuliers, eux, extraordinaires dans la mémoire des hommes. »

Michel Foucault, j'en suis sûre, aurait « aimé » ce drame familial, tant il y aurait compris de choses. Il ne se serait pas lassé des paroles de la femme, semblables, monotones, fermes et convaincues ainsi que des événements tous fréquents et identiques. Il aurait été frappé par le fait que ces détails intimes, insignes, ne laissent rien échapper du contexte politique et social, mais il aurait compris qu'ils fabriquent malgré tout un véritable morceau d'histoire. Ne serait-ce que parce qu'ils expriment *et* la frustration féminine *et* la volonté d'ascension sociale face à un luxe de plus en plus ostentatoire, quoique menacé à la fin du siècle. Sorte de mise en abyme en somme : l'homme-artisan veut rester dans son rang avec le plus de dignité possible ; la femme refuse son rôle et fait chute sur chute en cherchant à y échapper. Elle ne monte pas, mais creuse sa déchéance. Quelque chose de magique se passe, puisqu'elle descend petit à petit l'échelle sociale au risque de se heurter au bas. Finir aux côtés d'un savoyard et d'une cuisinière qui accompagnent ses jours et ses promenades donne un tour pathétique à certains refus face à des conditions sociales jugées insuffisantes.

La richesse devenant le mérite suprême, le seul qui soit véritable, les corps se transforment(50) et les vêtements suivent. On prend des airs d'importance risibles et comme le dit Saint-Cyr dans *Tableau du siècle* : « La ville est le singe de la Cour(51). » C'est le cas de Mme Montjean imitant, sans goût ni manières, les vanités courtisanes. « Le torrent de la mode est

effréné, versatile, tourbillonnaire(52) » et ronge la légitimité transcendantale de la monarchie. On ne lutte pas politiquement classe contre classe, on se mesure à l'aune des vêtements, des portraits, dîners et comédies. L'investissement de Mme Montjean dans ce dispositif délétère est une sorte de travestissement manqué. Et parce que manquée, sa vie se déchire petit à petit, ainsi que son corps et son apparence, auxquels elle tient tant. Elle sera vue vomissante et défaite, nombre de fois, tandis que la vie de son mari n'est pas plus enviable.

Cette histoire est le reflet d'une situation marquante, et les détails dont elle est emplie donnent raison à ceux qui cherchent au cœur même des êtres et des choses. À travers des personnages tous singuliers, un *être collectif* se constitue. Aussi existe-t-il des emboîtements successifs des uns avec les autres, même si chaque individu garde ses gestes, sa voix, sa douceur, sa violence et sa faconde. On voit, à chaque pas, chaque démarche, revendication, supplique, un conflit qui en fait dépasse l'espace domestique pour devenir une réalité d'ordre politique, que les chroniqueurs du temps se sont plu parfois à soulever, ainsi Rétif de la Bretonne, ou L. S. Mercier ou même le libraire Siméon-Prosper Hardy dans son Journal *Mes loisirs*.

Transformer son rôle en un autre, surtout si l'on est une femme, c'est vouloir barrer la route à un ordre existant : le luxe exagéré écrase de fait celles et ceux qui veulent en jouir. N'est-ce pas le départ de la révolte, son essence même ? Pendant ce temps, le mari artisan tente d'assumer sa fonction en bégayant, cherchant désespérément à faire les meilleures affaires souhaitables, malgré une femme impétueuse et décidée qui gêne ses tentatives, même si elle marque de nombreux temps d'avance sur le sien ; ce qui la caractérise est davantage « le possible loisir » que la *Feminist Attitude*. À moins que dans ce siècle des Lumières les deux choses puissent quelque part se rejoindre.

Cet écart entre les deux membres du couple a un autre effet : il détruit l'idée qu'on se fait à l'époque du couple artisanal et de ses enfants, regardé par les habitants, jugé par eux, prenant parti sur le marché économique puisqu'ils deviendront ou non leurs clients. L'engagement conjugal artisanal (si l'on met à part la violence entre couples, les adultères, les femmes débauchées) est rompu, dès lors, on comprend mieux pourquoi les Montjean sont repliés sur eux-mêmes avec quelques amis, plus intéressés que fidèles, d'autres par moments épris de compassion et souhaitant l'entente, mais trahissant leur parole, dès le lendemain. Ici l'histoire

balbutie, notamment celle du masculin/féminin, où chaque rôle se cherche, notamment celui de la femme.

Prenons un exemple, modeste s'il en est, tiré du Journal de Montjean : l'utilisation du fiacre. Chaque jour tel ou tel se fait mener en fiacre, en appelle un, revient tard dans la nuit avec un autre. Montjean, Deligny, les domestiques s'insurgent de cette facilité à appeler le cocher et des dépenses qui en découlent. Mais quoi ? L. S. Mercier, comme tant d'autres, dit bien que le fiacre et le cocher ne représentent pas grand-chose pour les plus riches. En effet, plus bas dans l'échelle sociale, on utilise la turgotine (peinte par Gabriel de Saint-Aubin) où l'on s'entasse debout sur un plancher boueux. Certes le fiacre est plus confortable mais il est loin d'être luxueux. Or, le fiacre, chez Montjean, est un des attributs qui caractérise la volonté de puissance de sa femme. Lui-même explique que c'est à pied qu'il ira à Gisors voir le père de sa femme, pour économiser les fiacres.

Ces détails font réfléchir : pour Mme Montjean, le fiacre n'est pas le même objet que celui emprunté par son mari. C'est un véhicule indispensable où l'on peut connaître d'autres personnes ; c'est encore une façon d'être transporté puisque les aristocrates le sont bien… mais dans des carrosses. Le fiacre, en ce cas, « déplace » la femme vers ses plaisirs, tandis qu'il « transporte » l'artisan vers ses commandes. Ce n'est pas la même chose. L'appréhension d'une semblable attitude contredit « l'uniformité d'une mentalité » chère à certains sociologues.

Aussi pourrait-on tenter à partir de ce texte de suivre les exhortations de l'anthropologue Albert Piette dans son livre *Ethnographie de l'action*. « Enregistrer le flux de la vie, c'est encore saisir le vécu du moment, selon des humeurs, des sentiments et des émotions diverses, comme une obligation ou une contrainte, une stratégie, une liberté(53). »

L'homme ou la femme ne sont pas seulement des produits de leur culture : leur voix, leurs postures, leurs gestes et leurs hésitations organisent une histoire et l'Histoire. Certes, ils fabriquent un tout, mais leur hétérogénéité permet que tel ou tel type d'événement historique puisse ou non survenir. La conscience individuelle est toujours présente même lorsque l'individu « est entièrement envahi par une représentation ou une émotion collective »(54).

Ce qui saute d'abord aux yeux à la lecture du Journal, c'est l'étroitesse du groupe : la famille, deux domestiques, quatre ou cinq amis, certains changeant au gré du temps. Au cœur de la sociabilité artisanale, c'est vraiment peu. Souvenons-nous de l'année 1750 où le lieutenant général de

police avait décidé, par ordonnance, de perpétrer l'enlèvement en pleine rue d'enfants d'artisans tout jeunes dits polissons. C'est simple, il y eut une émeute : elle eut ses trajets, ses logiques, ses morts, etc. – des actes émeutiers graves contre une vie politique jugée insupportable. Parallèlement, il y eut tant de gestes étonnants : des parents allant porter à leurs enfants de la soupe à la prison ; d'autres cherchant à leur donner quelques cours d'écriture ; des hommes et des femmes, ceux-ci sans enfants, partant « battre » les portes des prisons et s'insurger contre cette vilenie. Là se lit l'attachement des parents à leurs enfants, leur éducation, et aussi la révolte face à l'injustice : « La collectivité laisse toujours à l'individu sa conscience », et cela ne ruine ni le collectif ni la conscience individuelle mais au contraire les tisse pour que l'histoire se fasse.

Les signes perçus à partir de la personnalité de la femme Montjean oscillent véritablement entre éléments pathétiques personnels et constat de sa totale incompréhension du monde social et même l'indifférence dans laquelle elle vit. Il n'y a pas pour elle de sens aux émotions collectives qui se passent sur ce sol parisien. L'individu seul compte. Elle vit non hors du champ social, puisqu'elle connaît parfaitement les us et coutumes des grands et des aristocrates, mais elle ne détient aucune perception de ce qui peut lui arriver si elle tente d'intégrer ce milieu. Parents, frères, sœurs, famille, domesticité, personne n'a prise sur elle ; elle veut jouer de tous les symboles d'une essence bourgeoise inatteignable et souvent imaginaire dont elle ne connaît pas toutes les entrées. Personne ne peut la raisonner. Elle s'est plongée dans un fantasme, celui de la grandeur, un monde d'émotions s'ouvre qu'elle aimerait éprouver.

Même le duel, forme suprême de la virilité aristocratique, est envisagé parmi tous ces gens, alors qu'il se termine de façon piteuse entre coups de bâtons, rendez-vous manqués, esquives pour ne pas se présenter à l'heure. Ce duel finit par sa propre caricature ; pourtant c'est, pour la société, l'apogée de la geste aristocratique. Mais l'écart entre les tenants de ce duel et les « vrais duellistes » est tel que tout s'effondre entre honte, coups et beuveries. Ce combat dévoile tant de désirs d'une autre sociabilité.

On peut penser que le « duel » est un des moments clés de cette « épopée », puisque tout vacille et qu'aucune règle n'est respectée, alors qu'elles sont si importantes afin que le défi soit le reflet du pacte d'honneur et de sang. Cela se déroule dans un brouillard d'intentions et au milieu d'interdits, qui ne donnent de droits à personne, et empêchent toute « sacralité » du geste, or il y en a une.

Il est des logiques individuelles fondées sur des représentations collectives, mais ces logiques se heurtent à des murs parce qu'elles appartiennent à un autre monde qu'on ne peut atteindre. « Regardez les êtres en situation[55] », comme le dit Albert Piette. Au centre de la relation créée par le couple Montjean, de façon différente pour l'un et pour l'autre, « il y a deux individualités qui [parfois] n'arrivent pas à la hauteur du lien[56] ». Jamais Mme Montjean ne parviendra à un relationnel qui la satisfera. Ceux qu'elle rencontre ne sont que pâles copies du monde qu'elle désire, ersatz qui lui feront momentanément plaisir, apportant quelques douceurs à sa vie, sans jamais signifier son entrée dans le monde des grands. C'est pourquoi on comprend mieux son agitation quasi « pathologique » (si le mot n'était pas anachronique), son inadaptation à sa famille, à ses parents comme à ses sœurs et ses enfants. L'héroïne qu'elle voudrait être porte un autre manque : l'idée qu'elle se fait de la femme. Ayant eu à la campagne de multiples occasions de mener une vie plutôt oisive, le travail est pour elle une déchéance. La complexité de son attitude est qu'aujourd'hui l'on peut trouver ce désir luxueux comme libérateur ; or en la suivant pas à pas, de façon journalière, ainsi qu'elle fait de cet impératif mille fois répété, on s'aperçoit qu'elle se situe dans un contexte fort différent : celui du mépris pour l'artisanat.

En voulant sortir de sa condition, l'épouse ambitieuse et volage en révèle les limites. Une existence où le travail tourne à l'ennui, où les enfants nécessitent une bonne part de ses soins, où ses désirs sont contrariés parce que non conformes à son état, à sa réputation, et qui représente un agir de classe qu'elle refuse ; son drame est bien au cœur des décalages qu'ouvre la société d'Ancien Régime. Mme Montjean ne peut sortir du règlement social des existences. Son mari n'y échappe pas ; il se fond dans sa condition pour être sûr de gagner honorablement ses biens. Cet état pourrait éventuellement faire penser à Mme Bovary ou à d'autres personnages, mais la femme Montjean vit une situation plus modeste encore. Son ennui vient de « n'être pas celle qu'elle veut être » et se loge dans sa volonté d'apparition dans « le monde ».

Bien différente du personnage imaginé par Flaubert, elle reste emmurée dans ses solidarités et cherche l'étourdissement plutôt que la sublimation par la passion – solution impensable avant le tournant romantique. L'ennui est la cause du mal-être, mais ses formes n'ont cessé de varier au fil du temps. Comment ne pas songer aussi à ces personnages décrits par

Marguerite Duras ou encore ces bourgeoises des années 1960, enfermées dans un foyer, sans travail ni exaltation, devant chaque jour répéter les mêmes gestes, les mêmes mots et tourner les mêmes pensées. Mme Montjean imagine sortir de sa condition pour échapper à cette langueur, quand ses héritières contemporaines vont sombrer dans la dépression, trop conscientes des invisibles frontières sociales.

Il faut le dire : la première fois qu'on lit dans le récit « C'est à un homme de nourrir une femme », on perçoit un désir d'inversion des rôles, une contestation de la domination masculine ; en fait, il s'agit aussi d'une femme lassée de n'être pas celle, grande et reconnue, qu'elle voudrait être. Mme Montjean doit échapper à une lecture trop moderne qui fausserait le processus entrevu ici. Il semblerait plutôt que nous soyons dans un problème très pesant et fréquent de montée dans la hiérarchie sociale, offert par le luxe aristocratique. On touche du doigt la difficile mise en place de structures d'analyse adéquates en ce qui concerne les relations masculin/féminin, surtout si l'on n'examine pas de près l'étonnante stratification de la société et l'exhibition perpétuelle du luxe.

Avoir voulu en historienne réfléchir à ce qu'a fait Montjean en écrivant son long Journal, presque d'un seul trait, n'obéit pour ma part à aucun plaisir descriptif particulier, ni même à une volonté de rendre encore « plus minuscule » ce qui l'est déjà. J'ai voulu suivre le chemin ardu d'un homme meurtri, mémoriser historiographiquement les conditions concrètes dans lesquelles cet individu simple et ceux qui l'entourent agissent, pensent, s'enragent de leurs impuissances, regardent et envient les autres. J'ai cherché à analyser de façon minutieuse qu'il n'y a pas d'homogénéité sociétale et que les aspirations sociales peuvent décaler ou défaire des situations qu'on pouvait croire reliées à un modèle intangible et homogène. Hier comme aujourd'hui, les révoltes personnelles se glissent dans différents interstices des existences.

Ce Journal a quelque chose d'un film tourné à vive allure, et l'historien se doit d'essayer de « faire tourner la bobine » à la même vitesse, sinon il ne rendra jamais compte des réalités et des complexités sociopolitiques des uns et des autres. Les ignorer, c'est refuser notre présent ; plus encore, se mettre dans l'impossibilité de s'immerger dans l'avenir.

L'histoire n'est pas de savoir décrire les mille et un repas d'huîtres des Montjean, ni la couleur du « rouge aux joues » de Mme Montjean, mais de s'insinuer dans les gestes et les intentions les plus subtiles que vivent les uns

et les autres, afin que ne soit plus employée la phrase si fréquente énoncée à propos des moins aisés : « ces gens-là… » Ce sont des « agissants » dont la présence, les gestes et les mots déroulent une histoire qu'en fait nous ne prenons guère le temps de raconter dans l'infinie diversité de ses jours. Walter Benjamin aimait reprocher cela à l'histoire.

Notes

Avant-propos

(1) D'après le Journal de Montjean artisan, écrit en 1774-1775, intitulé dans les inventaires des Archives nationales : *Journal d'un mari trompé*, dit aussi : *La dispute*, AN Y11741.

Montjean écrit son Journal

(2) Qui deviendra l'ami de Mme Montjean, puis sera abandonné par elle, après son retour à Paris.

(3) Seul un intitulé fut accolé plus tard sur le dossier conservé aux Archives nationales : *Journal d'un mari trompé*. Titre qui n'a pas été écrit par Montjean.

Ville/campagne. Dedans/dehors

(4) Daniel Roche, *Ménétra, compagnon vitrier au* XVIIIe *siècle, Journal de ma vie*, Montalba, 1982, p. 325.

(5) Michel Delon, *Le Savoir-vivre libertin*, Hachette, 2000, p. 175.

(6) Arlette Farge, *Un ruban et des larmes, un procès en adultère au* XVIIIe *siècle*, éd. des Busclats, 2011.

(7) Citation de Versac *in* Elisabeth Bourguinat, *Le Siècle du persiflage, 1734-1789*, PUF, 1998, p. 59, réédition 2016, préface d'Arlette Farge.

(8) L. S. Mercier, *Tableau de Paris*, vol. 1, p. 384.

(9) Daniel Roche, *La Culture des apparences*, Fayard, 1988, p. 288.

(10) Daniel Roche, *op. cit.*, p. 290.

(11) Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, *op. cit.*, p. 454.

(12) Federici, *Flagrants délits sur les Champs-Élysées, 1777-1791*, éd. présentée et annotée par Arlette Farge, Mercure de France, 2008, p. 17.

La « pintresse »

(13) L. S. Mercier, *Tableau de Paris*, éd. sous la direction de J. Bonnet, Mercure de

France, 1994, vol. II, p. 1266.

(14) Louis Aragon, *Henri Matisse, Roman*, Gallimard, 1971 : « Le portrait ».

(15) La remarque et la citation sont issues de Philippe Perrot, *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIIIe-XIXe siècle*, Seuil, 1984, p. 93, 94.

(16) Michel Delon, *Le Savoir-vivre libertin*, *op. cit.*, p. 151.

S'occuper matin et soir

(17) « Courte et bonne » : expression populaire du XVIIIe siècle pour signifier que la réponse est vive et violente.

(18) Ces lettres de cachet, signées par le roi, sont émises par les familles qui voient un de leurs membres en état de débauche, délinquance ou dissipation. Cf. Arlette Farge, Michel Foucault, *Le Désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille*, Gallimard, 1982, 1re éd., Folio-Gallimard, 2014, 2e éd.

(19) L. S. Mercier, *op. cit.*, vol. II, chap. 873, p. 1117 : « Du rouge ».

(20) Philippe Perrot, *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIIIe-XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 48.

(21) Michel Delon, *Le Savoir-vivre libertin*, *op. cit.*, chap. « Gastronomie », p. 165.

(22) L. S. Mercier, *op. cit.*, t. I, chap. XVI, « Les dîners en ville ».

(23) Michel Delon, *Le Savoir-vivre libertin*, *op. cit.*, p. 166.

Des risques judiciaires ?

(24) Arlette Farge, Michel Foucault, *Le Désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille*, *op. cit.*

(25) Le savoyard venu des montagnes pour gagner de l'argent à la ville s'occupe en effet des cheminées et du ramonage. Il est employé également à de nombreuses petites tâches : faire quelques courses, poster des lettres, surveiller une maison, dire au maître si sa femme est de bonne réputation en son absence, etc.

(26) Voltaire, *Le Pauvre Diable* (1760), v. 385- 388. Hugo citera ces vers dans *Les Misérables*, 2e partie, t. I.

Montjean : arrêt sur image

(27) Catriona Seth, *Les rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, éd. Desjonquères, 2008.

(28) Daniel Roche, *La Culture des apparences, une histoire du vêtement, XVIIe-XVIIIe siècle*, Fayard, 1989, p. 109.

(29) *Ibid.*, p. 359.

La société des « petits » libertins, amis de Mme Montjean

(30) Il s'agit du brelan, nommé aussi berlan. Symbole même du jeu, le brelan finit par désigner l'académie des jeux. Inventé au XVIe siècle, on y joue beaucoup au XVIIe. Sous le Directoire, il s'appellera la bouillotte. Il désigne d'abord la figure constituée par trois cartes de même valeur et de trois couleurs différentes réunies dans une même main (trois as, trois rois, etc.).

(31) Il y est fait allusion une seule fois.

(32) Dominique Godineau, *Les Femmes dans la société française, XVIe-XVIIIe siècle*, A. Colin, 2003.

(33) François Billacois, *Le Duel dans la société française des XVIe et XVIIe siècles : essai de psychologie sociohistorique*, Paris, éd. de l'EHESS, 1986.

(34) Un recruteur est un soldat de basse condition chargé de recruter des soldats. C'est en général sans scrupule qu'il le fait, poussant les uns ou les autres à s'enivrer, puis à signer en état d'ivresse leur acte d'engagement dans l'armée.

(35) Federici, *Flagrants délits sur les Champs-Élysées, 1777-1791*, *op. cit.*, p. 112.

(36) Daniel Roche, *Le Peuple de Paris*, Aubier, 1981, p. 67 *sq.*

(37) Un « rendez-vous » signifie ici le moment et l'endroit où doit se dérouler un duel.

(38) Mme Monjean, en peignoir, se coiffant, laisse penser que l'intimité avec Deligny est grande.

Chaos après duel

(39) Cité par Michel Delon, *Le Savoir-vivre libertin*, *op. cit.*, p. 165.

(40) « Chanter pouille » signifie disputer avec véhémence et parfois proférer des injures.

(41) Arlette Farge, Michel Foucault, *Le Désordre des familles. Les lettres de cachet des Archives de la Bastille*, *op. cit.*

(42) Daniel Roche, *Le Peuple de Paris*, *op. cit.*, p. 176.

(43) On dit même que les savoyards sont parfois demandés la nuit pour monter sur une échelle attenante à une fenêtre, frapper doucement au carreau et glisser par là quelque coquin billet.

(44) Le plaignant serait donc Montjean.

(45) Le père de la femme Montjean.

(46) Il n'est pas précisé où.

(47) A.N. L 1068 Les Madelonnettes, 1779.

Conclusion

(48) À moins qu'il en soit de même partout, ce qui serait étonnant, mais il existe si peu de journaux intimes que l'on peut avoir la tentation de généraliser, ce qui est sûrement une erreur.

(49) Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, Gallimard, 1934, p. 214.

(50) Philippe Perrot, *Le Travail des apparences, ou les transformations du corps féminin. XVIIIe-XIXe*, Seuil, 1984, p. 37.

(51) Saint-Cyr, *Tableau du siècle,* Genève, 1759, p. 141.

(52) Philippe Perrot, *Le Travail des apparences…*, *op. cit.*

(53) Albert Piette, *Ethnographie de l'action, l'observation des détails*, éd. Métailié, 1996.

(54) Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF [1964], rééd. 1985, p. 290.

(55) Albert Piette, *De l'ontologie en anthropologie*, Berg International, 2012, chap. « Singularité et relation », p. 65.

(56) *Ibid.*, p. 66.

DU MÊME AUTEUR

Le Peuple et les Choses, Bayard, 2015.
La capucine s'adonne aux premiers venus. Récits, suppliques, chagrins au XVIIIe *siècle*, avec des peintures de Valérie du Chéné, La Pionnière, 2014.
La Déchirure. Souffrance et déliaison sociale au XVIIIe *siècle*, Bayard, 2013.
Un ruban et des larmes, procès en adultère au XVIIIe *siècle*, éd. des Busclats, 2011.
Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle, Bayard, 2009.
Condamnés au XVIIIe *siècle*, éditions Thierry Magnier, coll. « Troisième Culture », 2008.
Le Silence, le souffle, La Pionnière, Paris, 2008.
Flagrants délits sur les Champs-Élysées : Les dossiers de police du gardien Federici (1777-1791), avec Laurent Turcot, Mercure de France, 2008.
Effusion et tourment, le récit des corps. Histoire du peuple au XVIIIe *siècle*, Odile Jacob, 2007.
De la nécessité d'adopter l'esclavage en France. Texte anonyme de 1797, présenté par Myriam Cottias et Arlette Farge, Bayard, 2007.
Quel bruit ferons-nous ?, Les Prairies Ordinaires, 2005.
Le Bracelet de parchemin. L'écrit sur soi au XVIIIe *siècle*, Bayard, 2003.
La Nuit blanche, Seuil, 2002.

Séduction et sociétés : approches historiques, avec Cécile Dauphin, Seuil, 2001.
Les dahlias sont rouge sang, La Pionnière, 2000.
La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv, Seuil, 2000.
Fracture sociale, avec Jean-François Laé, Desclée de Brouwer, 2000.
Des lieux pour l'histoire, Seuil, 1997.
De la violence et des femmes, avec Cécile Dauphin, Albin Michel, 1997.
Les Fatigues de la guerre, Le Promeneur-Gallimard, 1996.
Le Cours ordinaire des choses dans la cité du XVIIIe *siècle*, Seuil, 1994.
Dire et mal dire, l'opinion publique au XVIIIe *siècle*, Seuil, 1992.
Le Goût de l'archive, Seuil, 1989.
Logiques de la foule, l'affaire des enlèvements d'enfants – Paris 1750, avec Jacques Revel, Hachette, 1988.
La Vie fragile : Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIIIe *siècle*, Hachette, 1986.
Le Désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille, avec

Michel Foucault, Gallimard-Julliard, 1982.
Vivre dans la rue à Paris au XVIIIe *siècle*, Gallimard, 1979.
Délinquance et criminalité : le vol d'aliments à Paris au XVIIIe *siècle*, Plon, 1974.